



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

41592

15

WIDENER LIBRARY

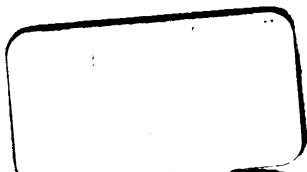


HX JFKW 7

41592.15



HARVARD  
COLLEGE  
LIBRARY







**CHANSONS**

**DE**

**P. J. DE BÉRANGER.**

**Etant seuls propriétaires de cet ouvrage, nous poursuivrons  
les contrefacteurs conformément aux lois.**

**P. G. B.**

---

**IMPRIMERIE DE JULES DIDOT L'AÎNÉ,  
Rue du Pont-de-Lodi, n° 6.**

②

CHANSONS  
DE  
*Pierre Jean*  
**P. J. DE BÉRANGER**

PRÉCÉDÉES  
D'UNE NOTICE SUR L'AUTEUR  
ET  
D'UN ESSAI SUR SES POÉSIES PAR M. P. F. TISSOT.

TOME I.



PARIS

CHEZ LES ÉDITEURS  
PERROTIN, RUE NEUVE-DES-MATHURINS (CH<sup>é</sup> D'ANTIN), 54;  
GUILLAUMIN, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 61;  
BIGOT, RUE DE VAUGIRARD, 26.

1829

41592.15

H. P. Quincy,  
Boston

1595  
44-38  
40

# NOTICE

SUR

P. J. DE BÉRANGER.

---

BÉRANGER (Pierre-Jean de) naquit à Paris, en 1780, d'une famille pauvre, et qui, comme il l'a dit lui-même dans une chanson fort piquante, ne doit à aucun titre chevaleresque le *de* qui précède son nom; Béranger lui a acquis une illustration moins équivoque. Ce fut dans une imprimerie qu'il passa les premières années de sa jeunesse, et qu'il puisa les principes élémentaires de l'éducation. Entraîné vers la poésie par l'irrésistible puissance de son génie, il étudia les règles de la versification, et s'adonna entièrement au genre lyrique, dans lequel il s'est créé une impérissable renommée. Dès 1804 Lucien Bonaparte reconnut dans les essais de Béranger un poète digne de sa protection; mais, forcé bientôt

après de s'éloigner de la France, il ne put rendre cette protection efficace. Lors de l'organisation de l'université, le modeste Béranger y remplit un emploi de peu d'importance: comme tous les hommes supérieurs, il ne chercha jamais les avantages sociaux que sa célébrité devait lui attirer, et la gloire alla le chercher dans un rang obscur. Il refusa pendant les cent jours les fonctions de censeur: les émoluments considérables attachés à cet emploi ne cachèrent point aux yeux de Béranger ce qu'il a d'infamant. Quoique ses chansons eussent depuis long-temps une réputation européenne, un très petit nombre de ces ravissantes compositions avait été imprimé en 1820. A cette époque leur publication eut un succès immense: mais la congrégation, qui préludait alors aux triomphes qu'elle a depuis obtenus, fut scandalisée, et obtint un acte d'accusation contre l'Anacréon de la vieille gloire française; Béranger fut condamné à quelques mois de prison. Depuis ce temps son caractère et son talent ne se sont pas démentis. Voici comment M. Jouy, dans son *Essai sur la poésie légère*, caractérise les ouvrages de Béranger, qui, suivant M. Benjamin Constant, *fait des odes sublimes en ne croyant faire que des chansons*: « Un poète doué de la grace et de la finesse d'Horace, d'un esprit à-la-fois philosophique

« et satirique, d'une ame vive et tendre, d'un caractère  
« qui sympathise avec toutes les gloires, avec tous les  
« maux de son pays, s'assied, la lyre en main, sur le  
« tombeau des braves, et fait répéter à la France en deuil  
« les plaintes harmonieuses qu'il exhale dans des chants  
« sans rivaux et sans modèles : j'ai nommé Béranger.  
« Poète national, il a créé parmi nous ce genre de chan-  
« sons, et s'est fait une gloire à part dans toutes les au-  
« tres. Par un talent, ou plutôt par un charme qu'il a  
« seul possédé, il a su rassembler dans des poèmes ly-  
« riques de la plus petite proportion la grace antique et  
« la saillie moderne, la poésie philosophique et le trait  
« de l'épigramme, la gaieté la plus vive et la sensibilité  
« la plus profonde, en un mot tout ce que l'art a de plus  
« raffiné, et tout ce que la nature a de plus aimable. »

*Les nouveaux éditeurs des Chansons de Béranger croient  
devoir ajouter à cette notice, empruntée à la Biographie  
des Contemporains, un fragment du plaidoyer de  
M. Berville lors du procès fait à l'auteur pour la publi-  
cation des pièces de son premier procès, et la péroraison  
du plaidoyer de M. Barthe dans le dernier procès que  
Béranger vient d'avoir à soutenir.*

## FRAGMENT DU PLAIDOYER DE M. BERVILLE.

« Littérateur aussi distingué par ses talents que par ses qualités morales, c'est de tous les écrivains de cette époque celui qui peut-être a fait faire le plus de progrès au genre qu'il a cultivé; poète ingénieux, philosophe aimable, portant la pauvreté avec noblesse, et la célébrité avec modestie... Dites-moi, n'y a-t-il pas quelque chose de barbare à tourmenter ces hommes d'élite à qui nous devons tant de plaisirs, à qui la France devra peut-être quelque gloire? N'est-ce pas une espèce de sacrilège de les harceler par des persécutions, de troubler leurs loisirs si fertiles, de fatiguer leur existence, de flétrir leur génie? Mieux inspirés que nous, les anciens révéraient les bons poètes; ils les nommaient des hommes divins; ils les regardaient comme des êtres sacrés; ils dévouaient aux furies quiconque osait offenser ces favoris des dieux. Si Platon, plus austère, bannissait les poètes de sa république, il ne les envoyait point en prison; il les couronnait de roses, et les reconduisait à la frontière aux sons d'une musique harmonieuse: on ne pouvait donner un congé d'une manière plus aimable. Jusque dans ses sévérités Platon respectait les dons brillants de la nature dans ceux qu'elle en avait favori-

sés. Et nous aussi, messieurs, respectons-les ces hommes précieux; respectons-les, car la nature en est avare; respectons-les, car ils sont la fleur de leur siècle et l'honneur de leur patrie; respectons-les, car ils sont les rois de l'avenir: ils disposent de la postérité, et la postérité prendra parti pour eux. Elle n'a point pardonné cette postérité à Auguste l'exil d'Ovide, à Louis XIV lui-même la disgrâce homicide de Racine; elle a flétri d'un éternel opprobre la main qui donna des fers au chantre d'Armide. Un jour aussi cette postérité s'informerait comment la France a traité son poète, quels honneurs ont été rendus, quelles récompenses accordées, quelles couronnes décernées au rival d'Anacréon. Quelle sera la réponse! »

## PÉRORAISON DU PLAIDOYER DE M. BARTHE.

« Messieurs, vous n'oublierez pas qu'en jugeant le poème vous jugez aussi l'homme; que vous jugez Béranger; et c'est sur-tout sous ce rapport que ma cause est belle. Je le demande, quel est le Français qui voudrait briser le moule de l'auteur du *Dieu des bonnes gens*, qui voudrait anéantir ses écrits ou les condamner à l'oubli? J'aurais tort, il est vrai, d'exprimer devant vous ce que j'éprouve moi-même d'estime et

d'affection pour un caractère qui m'est si bien connu. Désintéressé, sans ambition, son génie n'a pas même rêvé l'Académie; il n'a jamais spéculé ni sur son talent ni sur l'intérêt qu'il inspirait; et quoique son cœur ne craigne pas le fardeau de la reconnaissance, il a pu refuser les offres de l'opulence, alors même qu'elles étaient dictées par la plus tendre amitié. Sachant dérober aux muses le temps que beaucoup d'infortunes ont réclamé, et qu'elles n'ont pas réclamé en vain, il a pu faire dire à son ame :

Utile au pauvre, au riche sachant plaire,  
Pour nourrir l'un chez l'autre je quêtai;  
J'ai fait du bien, puisque j'en ai fait faire.  
Ah! mon ame, je m'en doutais.

« Il est vrai que sa muse fière et indépendante, dans ses inspirations patriotiques, a traité souvent le pouvoir sans indulgence. Messieurs, je ne pense pas que le génie ait été jeté au hasard sur la terre, et sans avoir une destination. Béranger a aussi la sienne; il vous l'a dit: *Je suis chansonnier*. Fronder les abus, les vices, les ridicules; faire chérir la tolérance, la véritable charité, la liberté, la patrie, voilà sa mission. S'il a signalé ce qui lui a paru dangereux, toutes les infortunes l'ont

trouvé fidèle; c'est pour lui sur-tout que le malheur a été sacré.

« On l'a accusé de bonapartisme. Messieurs, lorsque le colosse était encore debout, et avant que le sénat eût parlé, Béranger avait, dans son *Roi d'Yvetot*, critiqué cette terrible et longue guerre, qui aurait pu engloutir la France avec le chef de ses soldats. Béranger n'est certes pas un partisan des tyrannies de l'empire. Mais quand il a vu le lion renversé, insulté par ceux-là même qui rampaient à ses pieds, les vicissitudes de cette grande destinée ont ému son ame; une sorte d'intérêt poétique s'est emparé de lui; et il a déposé une fleur sur la tombe de celui qui, pendant sa puissance, n'avait obtenu de lui qu'une critique.

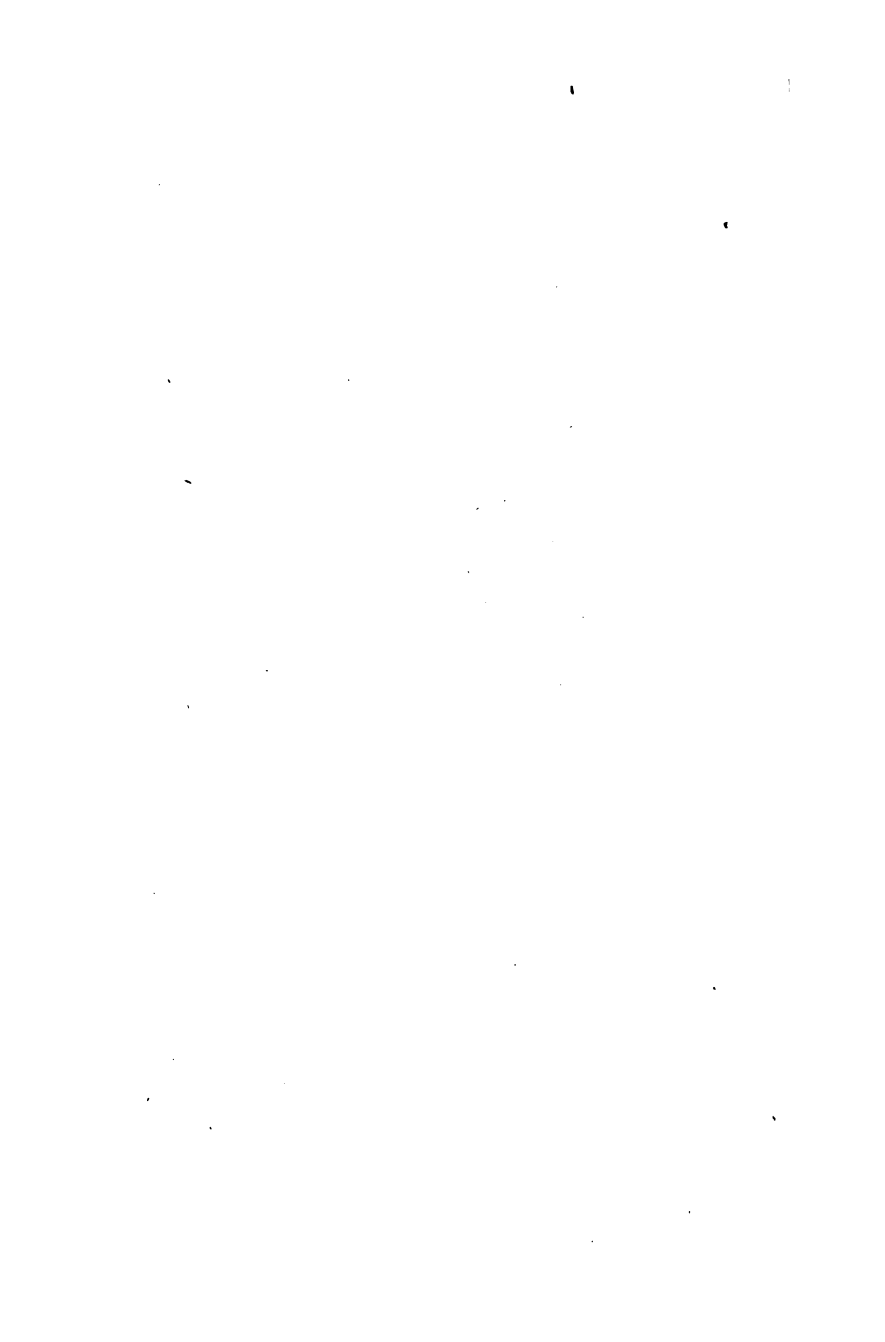
« On a parlé, messieurs, de la grandeur actuelle de la France, de l'accroissement progressif de ses libertés; on vous a parlé de nos armées s'illustrant en ce moment même sur le territoire de Grèce pour une cause sacrée. Messieurs, j'ai cru à chaque mot du ministère public entendre l'éloge de Béranger. L'agrandissement progressif de nos libertés! ah! j'en appelle à toutes les consciences, est-il étranger à ces progrès de la civilisation, à ces agrandissements de nos libertés, le poète qui a chanté le *Dieu des bonnes gens*, qui a flétri l'into-

lérance, et poursuivi de ses vers vengeurs tous les ennemis de ces libertés et de cette civilisation ?

« Vous avez parlé de la Grèce ! quels vers, plus que ceux de Béranger, ont rendu chère aux nations la cause de la Grèce moderne ; les massacres de Psara, la délivrance d'Athènes, l'ombre d'Anacréon évoquée et récitant une poésie digne d'Anacréon lui-même ! Mais que dis-je ? au moment même où il comparait ici en police correctionnelle, où sa liberté est menacée, une sentinelle, dans les forteresses de la Morée, répète peut-être et son nom et ses vers pour exciter ses compagnons d'armes à la défense d'une si belle cause.

« Mais il est un autre titre qui le recommande à tous les hommes généreux. De tous les sentiments, celui qui honore le plus les nations à leurs propres yeux, aux yeux de l'étranger, c'est le patriotisme, c'est l'amour du pays, la haine de l'invasion étrangère, l'amour des gloires de la patrie. C'est à faire naître, à réchauffer ce noble sentiment, que notre poète excelle. Oui, l'amour de la patrie, l'amour de la France, voilà ce qui, dans ses vers, au milieu des banquets, ou des rêveries de la solitude, a fait battre le cœur de ses concitoyens ; voilà ce qui a fait son immense popularité. En quelque lieu qu'il se présente en France, il est sûr de trouver des

admirateurs, des amis. O vous, messieurs, qui devez représenter le pays, ne dites pas au roi qu'un tel homme n'a pour lui que des injures; ne dites pas au poëte que les autres nations nous envient que la France n'a pour lui qu'une prison. Je compte sur son absolution. »



SUR

**LES POÉSIES DE BÉRANGER,**

PAR P. F. TISSOT<sup>1</sup>.

---

Panard s'enivrait et s'endormait à table ; mais le vin et le sommeil lui donnaient des inspirations ; et, si on l'éveillait pour lui demander des couplets, il en produisait de charmants, comme un arbre dont nous agitions les branches laisse tomber les fruits mûrs qu'il porte dans la saison de sa fécondité. Bacchus et Comus servent aussi d'Apollon à un épicurien qui n'est pas sans ressemblance avec le La Fontaine de la chanson. Supprimez les bons repas à Désaugiers, vous supprimerez sa muse ; le jour où les tonneaux de Champagne ou de Bourgogne seraient réduits pour elle à la lie, vous la verriez sortir de la maison de son hôte comme les amis

<sup>1</sup> Ce morceau fut publié en 1823.

et la courtisane infidèle dont parle Horace. Le vin ne fait pas ainsi le génie de Béranger ; convive délicat, il s'humecte à petits coups <sup>1</sup>, et ne trouve pas ses vers à force de rasades.

Quand Béranger chante sur le ton de Panard, vous ne voyez point en lui cet abandon de l'ivresse qui est une espèce de muse pour quelques hommes ; mais sa franche gaieté éclate sous la direction cachée d'une raison qui ne sommeille jamais. Cette raison habite plus haut que celle de Panard ; l'horizon des idées s'est beaucoup étendu devant elle, et ses tableaux tiennent de la grandeur des sujets dont ils nous représentent l'image. Ainsi deux seuls couplets de la chanson intitulée *le*  
✓ *Nouveau Diogène* suffisent pour nous apprendre que la Liberté est venue visiter la France, et qu'il existe un congrès de rois qui, au lieu de se faire représenter par des ministres, ont voulu régler eux-mêmes les destinées de l'Europe. Puisque j'ai prononcé le nom de Diogène, je ne dois pas taire que j'ai cru voir en notre Béranger quelque chose de ce philosophe orgueilleux de sa pauvreté indépendante et occupé pendant toute sa vie à regarder dans le cœur de l'homme. Aussi les plus fortes

<sup>1</sup> On trouve dans ce recueil une chanson qui a pour titre *les Petits Coups*. C'est tout un code de philosophie à la manière d'Horace.

saillies de Béranger sont encore des peintures de mœurs. Dans ce nombre on peut compter *le Sénateur*, qui dérida le front de Napoléon lui-même au temps de ses plus grands embarras.

Toutefois la gaieté de Béranger ressemble au comique de Molière, souvent très sérieux quand il nous fait rire de nous-mêmes et des autres ; mais , comme le contemplateur , il a pensé au peuple et à tant de gens comme il faut , qui sont peuple aussi. *Le petit Homme gris*, *la Mère aveugle*, *le Voisin*, sont des farces qu'il donne après de bonnes comédies. Le rigorisme y a repris des traits qui ne sont pas exempts de quelque licence ; mais la cour de Louis XIV a permis à Molière bien des choses que notre prudence de nouvelle date repousserait aujourd'hui , sans qu'on pût inférer justement de ces scrupules que nos mœurs fussent préférables à celles de nos devanciers. Disons cependant à Béranger qu'il ne lui est presque plus permis de faire des couplets grivois ou des chansons de table , à moins qu'il ne les réserve pour chasser quelque maladie noire dont un ami se trouverait attaqué. Nous lui passerons encore quelques boutades , pourvu qu'elles soient des remèdes efficaces , comme la gaieté de ce Carlin de la Comédie italienne qui guérissait du spleen.

Béranger laisserait encore un nom, même quand il ne serait que le rival des Panard et des Colé; mais il y a plus en lui qu'un membre de cet ancien caveau, si bien surnommé l'Académie du plaisir par M. Étienne. Béranger est un poète choisi pour ressusciter l'ode grecque et rétablir l'antique accord du chant avec la langue des dieux. Il est venu rendre populaires, par le secours de la musique, des compositions qui auraient pu rester renfermées dans le cercle étroit des premières classes de la société. Sous ce rapport Béranger a rendu un service à la littérature, à la poésie, à la raison, et beaucoup fait pour sa gloire. Les noms qui passent à la postérité par l'entremise d'un peuple ne meurent jamais.

En revenant aux exemples des anciens, Béranger ne porte aucune entrave; il a même poussé plus loin qu'eux la liberté de prendre tous les tons, soit pour éviter l'uniformité, soit pour mieux représenter la nature, dans laquelle une scène du genre le plus élevé touche à une scène familière. C'est ainsi que vous lirez *l'Opinion* et *la Complainte de ces Demoiselles* auprès de l'ode intitulée *mon Ame*, qui ressemble à un hymne de Simonide. Ici la raison elle-même ordonne de pardonner des choses dont la pudeur s'alarme, parceque sans elles la littérature manquerait de l'une des plus utiles censures d'un

grand scandale qui devait être puni par un poète citoyen. Observons que le ton plaisant pouvait seul permettre les libertés dont le sujet avait besoin pour produire l'effet désiré. La leçon était sanglante, et cependant elle ne parut pas odieuse comme certains traits d'Aristophane, parceque la satire de Béranger ressemble à celle de La Fontaine : en effet on sent de la bonhomie jusque dans ses plus grandes colères.

Au reste, si l'on pouvait en vouloir un moment à Béranger, on ne lui garderait pas long-temps rancune en voyant combien les affections douces et tendres dominent dans ses compositions. Si j'ouvre Anacréon, je trouve un homme occupé de lui seul, qui ne pense qu'à sa coupe ou à sa maîtresse. Il y a toujours un ami en tiers dans les plaisirs de Béranger ; l'amitié est sans cesse auprès de lui pour recevoir ces confidences de l'amour qui ont tant de prix pour les cœurs sensibles. Qu'un ami de Béranger tombe dans le malheur, il obtiendra du poète des tributs que la puissance et la richesse essaieraient en vain de payer au poids de l'or et des honneurs. « Je n'ai jamais flatté que l'infortune » est la devise de Béranger ; il ignore sur-tout comment on supprime l'éloge de Gallus.

Les élégantes compositions, les vers polis d'Horace,

les brillantes descriptions de Properce, les tendres supplications de Tibulle, nous inspirent fort peu d'intérêt pour les femmes dont ils ont porté les chaînes : personne n'envie le sort des amants de Pyrrha, de Cinthie, et de Némésis ; mais *la Lisette* de Béranger, simple, tendre, sensible, et pourtant friponne, a un charme particulier : on croit au bonheur de son poète. Et puis comme il lui parle d'amour ! Tantôt c'est l'accent de Parny qui invite Éléonore à venir habiter les champs ; tantôt c'est le ton de Voltaire dans l'épître des *Tu* et des *Vous* ; ailleurs on dirait de Chaulieu devenu plus sensible, mêlant la gaieté d'un convive heureux à des souvenirs politiques, et baissant ensuite humblement la tête sous le joug présenté par sa maîtresse. Ce dernier trait rappelle la chanson qui a pour titre *la République* ; chanson pleine de grace et d'originalité, qui contient sous des formes légères des allusions aux plus grands événements du siècle.

Par une certaine habitude de mélancolie qui fait le charme de son talent, Béranger aime à devancer le cours des ans et à jeter ses regards au-delà des bornes de sa vie. Ce retour triste et doux sur un passé qui est encore du présent lui a inspiré *le bon Vieillard*, la plus pure peut-être de ses compositions. Les souvenirs, les senti-

ments, les espérances, les délicatesses du cœur, l'amour sacré de la patrie, font de cette ode une pièce achevée, dont il n'y a de modèle ni dans l'antiquité ni chez les modernes : on ne peut la lire sans répandre des larmes. A l'exemple de Tibulle, Parny a interrompu les transports d'une passion fortunée pour chanter sa mort; Béranger, non moins touchant, adresse en quelque sorte ses dernières volontés à sa maîtresse. Encore jeune et jolie, il en fait une bonne vieille qui pleure son ami. L'esprit adopte avec plaisir cette fiction attendrissante; mais comme l'intérêt s'élève et sort du cercle étroit des choses personnelles quand le poète termine ses adieux en reportant notre pensée sur les malheurs de la patrie et l'espérance de l'immortalité!

Béranger n'affecte pas tel ou tel état de l'ame pour complaire à son talent; il cède à ses impressions, et ses ouvrages en portent l'empreinte. Triste aujourd'hui, il fait une ode élégiaque comme celle d'Horace sur la mort de Quintilius; demain le ciel sourit, son imagination prend les riantes couleurs de l'horizon, et enfante des rêves de bonheur. Alors il invente, il compose, il écrit à la manière des Grecs, sans penser à imiter personne. Que sont *les Souhais* tant vantés d'Anacréon auprès de la chanson du *Petit Oiseau*, où le sourire est toujours

- près des larmes? C'est le même genre de mérite qui
- ✓ donne tant de prix à *l'Aveugle de Bagnolet*, le Bélisaire de la chanson. On retrouve encore la teinte d'une douce sensibilité dans la chanson si originale des *Étoiles qui*
  - ✓ *filent*, et dans la pièce intitulée *ma Lampe*, l'un des éloges les plus heureux et les plus délicats que le talent ait jamais inspirés au talent. Mais Béranger ne chante pas long-temps sur le même ton; tout-à-coup il nous réveille par de piquantes peintures de mœurs, par des portraits ressemblants qui étincellent de verve, de raison, et de gaieté: témoin *le Marquis de Carabas*, qui a couru toute la France, *le Prince de Navarre*, et *le Vilain*,
  - ✓ auxquels il oppose *la Vivandière*, création neuve et propre à éterniser de race en race le souvenir de la gloire
  - ✓ des armes françaises. Béranger diffère de tous ceux qui l'ont précédé; ses plaisanteries sont des choses sérieuses, et présentent parfois des traits sublimes sous une forme familière qui les grave dans le cœur du peuple. Cet artifice de cacher de grandes pensées sous un langage plaisant et simple fait le mérite de la chanson du
  - ✓ *Roi d'Yvetot*, qui était encore une action méritoire. L'Europe était muette devant Napoléon à la tête d'un million de soldats; un simple citoyen sans appui, caché dans l'ombre d'un bureau où il occupait une place nécessaire

à son existence, osa faire, dans un apologue charmant, la censure du règne entier d'un conquérant.

Quelquefois Béranger sort de son siècle, et c'est pour nous offrir, dans une pièce vraiment lyrique, l'image de Louis XI semblable à un pâle fantôme et cherchant à retrouver un sourire dans le spectacle du bonheur des villageois. Cette chanson, ou plutôt cette ode, d'une forme et d'un ton inconnus avant Béranger, commence ainsi :

Heureux villageois, dansons ;  
Sauter, fillettes  
Et garçons.  
Unissez vos joyeux sons,  
Musettes et chansons !

A ce couplet, qui revient sans cesse comme un refrain, succèdent ces admirables traits :

Notre vieux roi, caché dans ces tourelles,  
Louis, dont nous parlons tout bas,  
Veut essayer, au temps des fleurs nouvelles,  
S'il peut sourire à nos ébats.

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,  
Louis se retient prisonnier ;  
Il craint les grands, et le peuple, et Dieu même :  
Il craint sur-tout son héritier.

Malgré nos chants il se trouble , il frissonne :  
L'horloge a causé son effroi.  
Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne  
Pour le signal de son beffroi.

Je demande si le *Tibère* de Tacite est mieux peint et sur-tout mieux puni que le *Louis XI* de Béranger ; je demande si jamais personne a conçu un tableau plus effrayant et plus habilement contrasté. C'est ici qu'il faut remarquer que Béranger fait entrer tous les genres dans la chanson, comme La Fontaine les a tous introduits dans la fable. Il excelle sur-tout à trouver un cadre, à inventer une action où il jette ses personnages d'une manière dramatique. Le plus souvent il se met lui-même en scène, et cette nouvelle ressemblance avec le fabuliste ne lui réussit pas moins qu'au bon homme. Le *moi*, si déplaisant de sa nature, le *moi* qui impatiente quelquefois jusque dans Montaigne, malgré la grace et l'abandon de sa causerie philosophique, nous plaît dans La Fontaine et dans Béranger. Pourquoi faisons-nous en leur faveur cette exception à une règle générale et défendue par la susceptibilité de notre amour-propre ? parce que leur *moi* nous paraît exempt d'égoïsme, d'amertume, et de vanité : les confidences de ce *moi* si aimable dans leurs bouches sont de naïves révélations du cœur humain.

Toutes les affections légitimes, tous les sentiments généreux, le respect des lois, de l'humanité, la tolérance, la philosophie, la croyance d'un Être suprême, les sublimes épreuves de l'ame, éclatent dans les vers de Béranger comme elles règnent dans son cœur; mais une passion ardente paraît y dominer, c'est l'amour de la patrie. Cette passion est sa première muse; elle entre dans toutes ses compositions en se prêtant à toutes les métamorphoses que le sujet demande. Comment ne pas se sentir ému des adieux à la gloire de la France, exprimés dans la pièce qui a pour titre: *Plus de Politique?* Vit-on jamais de détour plus ingénieux que celui du poète? Il a l'air d'abjurer la politique aux genoux de sa maîtresse, et ne cesse de l'entretenir des grandeurs, des exploits, et des revers de notre pays. L'amour de la patrie respire avec tout ce que le regret d'une séparation cruelle peut y ajouter de touchant, soit dans la chanson de *l'Exilé*, soit dans celle du *Champ d'asile*. La première excite de douces larmes; la seconde fait battre le cœur, et le pénètre de cette admiration que nous causent le souvenir des grandes choses et les hautes inspirations. Mais il fallait qu'une révolution eût lieu, qu'un empire fût créé, que la France devînt la maîtresse du continent, qu'elle tombât du faite de la gloire, que quelques uns

de ses défenseurs se vissent condamnés à l'exil, que des Européens allassent demander asile à des Sauvages, pour que cette composition pût exister. C'est bien là le cas de dire: « Que de choses dans une chanson! »

Une autre ode du poète national commence par cette invocation que l'on ne trouve dans aucun poète d'Athènes déchue du sceptre de la Grèce, mais grande encore par le génie, l'éloquence, et les arts :

Reine du monde, ô France! ô ma patrie!  
 Soulève enfin ton front cicatrisé.  
 Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,  
 De tes enfants l'étendard s'est brisé.  
 Quand la fortune outrageait leur vaillance,  
 Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,  
 Tes ennemis disaient encor :  
 Honneur aux enfants de la France!

✓ *Le Cinq Mai* me paraît une chanson de génie; elle honore le talent et le cœur du poète. Rien de plus heureusement inventé que l'opposition de ce grand débris de la fortune, solitaire et mourant sur le rocher de Sainte-Hélène, avec un pauvre soldat qui reverra du moins la France, où la main d'un fils lui fermera les yeux; mais ce qu'il faut sur-tout louer dans le poète c'est que son tribut de regrets à un homme extraordi-

naire et tombé de si haut devienne à tout moment le sujet d'un chant pour la patrie.

Dans une autre ode, quelquefois sublime, le poète, parlant à son ame prête à partir pour le séjour de l'immortalité, chante encore la gloire de la France dont il va rejoindre les héros. Quelle haute inspiration dans cette strophe!

Cherchez au-dessus des orages  
Tant de guerriers morts à propos,  
Qui, se dérochant aux outrages,  
Ont au ciel porté leurs drapeaux.  
Pour conjurer la foudre qu'on irrite,  
Unissez-vous tous à ces demi-dieux:  
Ah! sans regret, mon ame, partez vite;  
En souriant remontez dans les cieux.

On trouve aussi dans *la Sainte-Alliance des peuples* un hommage à la France et à toutes les familles du genre humain, que le poète veut réconcilier aux accords de sa lyre, et rallier au nom de cette paix universelle, le rêve d'une belle ame. Ni l'antiquité ni les modernes, jusqu'à notre époque, n'auraient pu concevoir cette création, qui appartient tout entière à des idées et à des événements d'un ordre nouveau dans le monde. L'auteur fait descendre la Paix sur la terre pour conseiller au peuple le traité d'une éternelle amitié. Après de sages réflexions

sur les maux que la guerre cause à l'humanité, la déesse s'exprime ainsi :

« Oui, libre enfin, que le monde respire ;  
Sur le passé jetez un voile épais.  
Semez vos champs aux accords de la lyre ;  
L'encens des arts doit briller pour la Paix.  
L'espoir riant, au sein de l'abondance,  
Accueillera les doux fruits de l'hymen.  
Peuples, formez une Sainte-Alliance,  
Et donnons-nous la main. »

Ainsi parlait cette vierge adorée,  
Et plus d'un roi répétait ses discours :  
Comme au printemps la terre était parée,  
L'automne en fleurs rappelait les amours.  
Pour l'étranger coulez, bons vins de France :  
De sa frontière il reprend le chemin.  
Peuples, formons une Sainte-Alliance,  
Et donnons-nous la main.

Tel est Béranger, tel est le poète dont je songeais depuis long-temps à caractériser les productions : sa réputation n'avait pas besoin de mon secours ; mais il était peut-être utile de signaler à l'attention des amis de la littérature un homme qui s'est ouvert une route nouvelle, un écrivain indépendant de tout autre joug que celui de la raison, original sans étrangeté, éminemment Français sans être l'imitateur d'aucun écrivain de son

pays, rempli d'inspirations heureuses qu'il féconde par la méditation, et faisant difficilement des vers faciles. J'ai encore voulu rappeler aux écrivains, par l'exemple de Béranger, qu'il faut absolument être de son siècle pour obtenir des succès durables et populaires, et que vouloir faire reculer la raison humaine par des productions marquées au cachet des temps, des erreurs et des préjugés qui ont péri sans retour, serait compromettre toutes les nobles espérances du talent. Les jeunes poètes pourront encore apprendre dans Béranger que le défaut de variété nuit à nos odes, à toutes nos pièces du genre sublime ou sérieux : une fois élevés dans les airs, nous y voulons toujours rester, et les yeux se fatiguent à nous suivre. Semblables au cygne d'Ismène, nous ne savons pas descendre du ciel; nous semblons oublier qu'Horace, qui s'élève parfois aussi haut que Pindare, sait abaisser son vol, et ne paraît que plus grand lorsque, avec une modestie pleine de grace, il se compare à l'abeille errante parmi les fleurs des bosquets de Tivoli.

Uniquement occupé de considérations littéraires, n'ayant voulu encourir aucune censure, réveiller aucune passion, ni blesser une seule convenance, nous avons omis à dessein un certain nombre de chansons de Béranger qui auraient pu donner lieu à quelques

remarques utiles peut-être. Il nous suffit d'avoir essayé de peindre un des premiers poètes de notre époque. La critique nous demandera si ce poète est sans reproches. Non, sans doute; mais ses défauts ne sont pas de nature à devenir contagieux, tandis que ses beautés peuvent en produire d'autres et féconder le génie de ses successeurs. Rien ne nous ordonne d'agir avec un écrivain naturel et vrai comme envers un brillant corrupteur du goût et du bon sens. Dispensons-nous donc du soin de remarquer dans Béranger des taches que la critique n'aura pas manqué de découvrir avec ses yeux de lynx, plus habile à voir les fautes que les perfections, et réservons-nous le droit de répéter en confidence, à l'oreille de l'amitié, ces conseils du cœur que le talent reçoit toujours avec reconnaissance.

# PRÉFACE.



NOVEMBRE 1815.

Pourquoi les libraires ne cessent-ils de vouloir des préfaces, et pourquoi les lecteurs ont-ils cessé de les lire? On agite tous les jours, dans de graves assemblées, une foule de questions bien moins importantes que celle-ci, et je me propose de la résoudre dans un ouvrage en 3 volumes in-8°, qui, si l'on en permet la publication, pourra amener la réforme de plusieurs abus très dangereux. Forcé en attendant de me conformer à l'usage, je me creusais la tête depuis un mois pour trouver le moyen de dire au public, qui ne s'en soucie guère, qu'ayant fait des chansons je prends le parti de les faire imprimer. Le Bourgeois-Gentilhomme, embrouillant son compliment à la belle comtesse, est moins embarrassé que je ne l'étais. J'appelais mes amis à mon aide; et l'un d'eux



profond érudit, vint il y a quelques jours m'offrir, pour mettre en tête de mon recueil, une dissertation qu'il trouve excellente, et dans laquelle il prouve que les *flonflons*, les *fariradondé*, les *tourclouribo*, et tant d'autres refrains qui ont eu le privilège de charmer nos pères, dérivent du grec et de l'hébreu. Quoique je sois ignorant comme un chansonnier, j'aime beaucoup les traits d'érudition. Enchanté de cette dissertation, je me préparais à en faire mon profit, ou plutôt celui du libraire, lorsqu'un autre de mes amis, car j'ai beaucoup d'amis (c'est ce qu'il est bon de consigner ici, attendu que les journaux pourront faire croire le contraire); lorsque, dis-je, un de mes amis, homme de plaisir et de bon sens, m'apporta d'un air empressé un chiffon de papier trouvé dans le fond d'un vieux secrétaire.

C'est de l'écriture de Collé! me dit-il du plus loin qu'il m'aperçut. « J'ai confronté ce fragment « avec le manuscrit des Mémoires du premier de « nos chansonniers, et je vous en garantis l'authenticité. Vous verrez en lisant pourquoi il n'a « pas trouvé place dans ces Mémoires, qui ne

« contiennent pas toujours des choses aussi raisonnables. »

Je ne me le fis pas dire deux fois; et je lus avec la plus grande attention ce morceau, dont le fond des idées me séduisit tellement que d'abord je ne m'aperçus pas que le style pouvait faire douter un peu que Collé en fût l'auteur.

Malgré toutes les observations de mon ami le savant, qui tenait à ce que j'adoptasse sa dissertation, je fis sur-le-champ le projet de me servir pour ma préface de ce legs que le hasard me procurait dans l'héritage d'un homme qui n'a laissé que des collatéraux.

Ceux qui trouveront ce petit dialogue indigne de Collé pourront s'en prendre à l'ami qui me l'a fourni, et qui m'a assuré devoir en déposer le manuscrit chez un notaire, pour le soumettre à la confrontation des incrédules. Ces précautions prises, je le transcris ici en toute sûreté de conscience.

# CONVERSATION

## ENTRE MON CENSEUR ET MOI.

15 JANVIER 1768.

(Je prends la liberté de substituer le nom de Collé au *moi* qui se trouve dans tout le dialogue.)

LE CENSEUR.

Voici, monsieur, mon approbation pour votre Théâtre de Société. Il contient des ouvrages charmants.

COLLÉ.

Et mes chansons, monsieur, mes chansons, comment les avez-vous traitées?

LE CENSEUR.

Vous me trouverez sévère. Mais je ne puis vous dissimuler que le choix ne m'en paraît pas sagement fait.

COLLÉ.

Connaîtriez-vous quelque bonne chanson que j'aurais omise?

LE CENSEUR.

J'ai été au contraire forcé d'indiquer la suppression d'un grand nombre.

COLLÉ, feuilletant son manuscrit.

Quoi, monsieur ! vous exigez que je retranche...

( Ici le papier endommagé ne permet que de deviner le titre des chansons supprimées par le censeur. )

LE CENSEUR.

Vous n'avez pas dû penser que cela passerait à la censure.

COLLÉ.

Elles ont bien passé ailleurs.

LE CENSEUR.

Raison de plus.

COLLÉ.

Pardonnez ; je ne connaissais pas bien encore les raisons d'un censeur.

LE CENSEUR.

Examinons avec sang-froid les deux genres de chansons qui m'ont contraint à la sévérité. D'abord pour-quoi, dans des vaudevilles, mêlez-vous toujours quelques traits de satire relatifs aux circonstances ?

COLLÉ.

Que ne me demandez-vous plutôt pourquoi je fais des vaudevilles ? La chanson est essentiellement du parti de l'opposition. D'ailleurs, en frondant quelques abus qui n'en seront pas moins éternels, en ridiculisant quelques personnages à qui l'on pourrait souhaiter de n'être que ridicules, ai-je insulté jamais à ce qui a droit au respect de tous ? Le respect pour le souverain paraît-il me coûter ?

LE CENSEUR.

Mais les ministres, monsieur, les ministres ! Si à Naples l'on peut sans danger offenser la Divinité, il n'y fait pas bon pour ceux qui parlent mal de saint Janvier.

COLLÉ.

Je le conçois : à Naples saint Janvier passe pour faire des miracles.

LE CENSEUR.

Vous y seriez aussi incrédule qu'à Paris.

COLLÉ.

Dites aussi clairvoyant.

LE CENSEUR.

Tant pis pour vous, monsieur. Au fait, de quoi se mêlent les faiseurs de chansons ? Vous en pouvez convenir avec moins de peine qu'un autre : les chanson-

**CHANSONS**  
**DE**  
**P. J. DE BÉRANGER.**



**LE ROI D'YVETOT.**

**MAI 1813.**

**AIR : Quand un tendron vient en ces lieux.**

Il était un roi d'Yvetot  
Peu connu dans l'histoire,  
Se levant tard, se couchant tôt,  
Dormant fort bien sans gloire;  
Et couronné par Jeanneton  
D'un simple bonnet de coton,  
Dit-on.  
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!  
Quel bon petit roi c'était là!  
La, la.

Il faisait ses quatre repas  
Dans son palais de chaume,  
Et sur un âne, pas à pas,  
Parcourait son royaume.  
Joyeux, simple et croyant le bien,  
Pour toute garde il n'avait rien  
Qu'un chien.  
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!  
Quel bon petit roi c'était là!  
La, la.

Il n'avait de goût onéreux  
Qu'une soif un peu vive;  
Mais, en rendant son peuple heureux,  
Il faut bien qu'un roi vive.  
Lui-même, à table et sans suppôt,  
Sur chaque muid levait un pot  
D'impôt.  
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!  
Quel bon petit roi c'était là!  
La, la.

Aux filles de bonnes maisons  
Comme il avait su plaire,

Ses sujets avaient cent raisons  
 De le nommer leur père :  
 D'ailleurs il ne levait de ban  
 Que pour tirer, quatre fois l'an,  
 Au blanc.  
 Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!  
 Quel bon petit roi c'était là!  
 La, la.

Il n'agrandit point ses états,  
 Fut un voisin commode,  
 Et, modèle des potentats,  
 Prit le plaisir pour code.  
 Ce n'est que lorsqu'il expira  
 Que le peuple qui l'enterra  
 Pleura.  
 Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!  
 Quel bon petit roi c'était là!  
 La, la.

On conserve encor le portrait  
 De ce digne et bon prince;  
 C'est l'enseigne d'un cabaret  
 Fameux dans la province.

Les jours de fête, bien souvent,  
La foule s'écrie en buvant

Devant :

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!

Quel bon petit roi c'était là!

La, la.



## LA BACCHANTE.

AIR : Fournissez un canal au ruisseau.

Cher amant, je cède à tes desirs :  
De Champagne enivre Julie.  
Inventons, s'il se peut, des plaisirs ;  
Des Amours épuisons la folie.  
Verse-moi ce joyeux poison ;  
Mais sur-tout bois à ta maîtresse :  
Je rougirais de mon ivresse,  
Si tu conservais ta raison.

Vois déjà briller dans mes regards  
Tout le feu dont mon sang bouillonne.  
Sur ton lit, de mes cheveux épars,  
Fleur à fleur vois tomber ma couronne.  
Le cristal vient de se briser :  
Dieux ! baise ma gorge brûlante,  
Et taries l'écume enivrante  
Dont tu te plais à l'arroser.

Verse encor! mais pourquoi ces atours  
Entre tes baisers et mes charmes?  
Romps ces nœuds, oui, romps-les pour toujours :  
Ma pudeur ne connaît plus d'alarmes.  
Presse en tes bras mes charmes nus.  
Ah! je sens redoubler mon être!  
A l'ardeur qu'en moi tu fais naître  
Ton ardeur ne suffira plus.

Dans mes bras tombe enfin à ton tour;  
Mais, hélas! tes baisers languissent.  
Ne bois plus, et garde à mon amour  
Ce nectar où tes feux s'amortissent.  
De mes desirs mal apaisés,  
Ingrat, si tu pouvais te plaindre,  
J'aurai du moins pour les éteindre  
Le vin où je les ai puisés.



## LE SÉNATEUR.

1813.

AIR : J'ons un curé patriote.

Mon épouse fait ma gloire :  
Rose a de si jolis yeux !  
Je lui dois , l'on peut m'en croire ,  
Un ami bien précieux.  
Le jour où j'obtins sa foi  
Un sénateur vint chez moi.  
    Quel honneur !  
    Quel bonheur !  
Ah! monsieur le sénateur,  
Je suis votre humble serviteur.

De ses faits je tiens registre :  
C'est un homme sans égal.  
L'autre hiver, chez un ministre,  
Il mena ma femme au bal.  
S'il me trouve en son chemin,  
Il me frappe dans la main.

Quel honneur!

Quel bonheur!

Ah! monsieur le sénateur,  
Je suis votre humble serviteur.

Près de Rose il n'est point fade ,

Et n'a rien de freluquet.

Lorsque ma femme est malade ,

Il fait mon cent de piquet.

Il m'embrasse au jour de l'an ;

Il me fête à la Saint-Jean.

Quel honneur!

Quel bonheur!

Ah! monsieur le sénateur,  
Je suis votre humble serviteur.

Chez moi qu'un temps effroyable

Me retienne après dîner,

Il me dit d'un air aimable :

« Allez donc vous promener ;

« Mon cher, ne vous gênez pas ,

« Mon équipage est là bas. »

Quel honneur!

Quel bonheur!

Ah! monsieur le sénateur,  
Je suis votre humble serviteur.

Certain soir à sa campagne  
Il nous mena par hasard ;  
Il m'enivra de Champagne,  
Et Rose fit lit à part :  
Mais de la maison, ma foi,  
Le plus beau lit fut pour moi.

Quel honneur !

Quel bonheur !

Ah! monsieur le sénateur,  
Je suis votre humble serviteur.

A l'enfant que Dieu m'envoie  
Pour parrain je l'ai donné.  
C'est presque en pleurant de joie  
Qu'il baise le nouveau-né ;  
Et mon fils, dès ce moment,  
Est mis sur son testament.

Quel honneur !

Quel bonheur !

Ah! monsieur le sénateur,  
Je suis votre humble serviteur.

A table il aime qu'on rie ;  
Mais parfois j'y suis trop vert.  
J'ai poussé la raillerie  
Jusqu'à lui dire au dessert :  
On croit, j'en suis convaincu ,  
Que vous me faites c...  
    Quel honneur!  
    Quel bonheur!  
Ah! monsieur le sénateur,  
Je suis votre humble serviteur.



## L'ACADÉMIE ET LE CAVEAU.

CHANSON DE RÉCEPTION AU CAVEAU MODERNE.

AIR : Tout le long de la rivière.

Au caveau je n'osais frapper ;  
Des méchants m'avaient su tromper.  
C'est presque un cercle académique,  
Me disait maint esprit caustique.  
Mais, que vois-je ! de bons amis  
Que rassemble un couvert bien mis.  
Asseyez-vous, me dit la compagnie.  
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.  
Ce n'est point comme à l'Académie.

Je me voyais, pendant un mois,  
Courant pour disputer les voix  
A des gens qu'apputrait le zèle  
D'un grand seigneur ou d'une belle :  
Mais, faisant moitié du chemin,

Vous m'accueillez le verre en main.  
D'ici l'intrigue est à jamais bannie :  
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.  
Ce n'est point comme à l'Académie.

Toussant, crachant, faudra-t-il donc,  
Dans un discours superbe et long,  
Dire : Quel honneur vous me faites !  
Messieurs, vous êtes trop honnêtes ;  
Ou quelque chose d'aussi fort ?  
Mais que je m'effrayais à tort !  
On peut ici montrer moins de génie.  
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.  
Ce n'est point comme à l'Académie.

Je croyais voir le président  
Faire bâiller en répondant  
Que l'on vient de perdre un grand homme ;  
Que moi je le vaux, Dieu sait comme.  
Mais ce président sans façon <sup>1</sup>  
Ne péroré ici qu'en chanson :  
Toujours trop tôt sa harangue est finie.

<sup>1</sup> M. Désaugiers.

Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.  
Ce n'est point comme à l'Académie.

Admis enfin, aurai-je alors,  
Pour tout esprit, l'esprit de corps ?  
Il rend le bon sens, quoi qu'on dise,  
Solidaire de la sottise ;  
Mais dans votre société,  
L'esprit de corps c'est la gâté.  
Cet esprit-là règne sans tyrannie.  
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.  
Ce n'est point comme à l'Académie.

Ainsi, j'en juge à votre accueil,  
Ma chaise n'est point un fauteuil.  
Que je vais chérir cet asile,  
Où tant de fois le Vaudeville  
A renouvelé ses grelots,  
Et sur la porte écrit ces mots :  
Joie, amitié, malice et bonhomie !  
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.  
Ce n'est point comme à l'Académie.



## LA GAUDRIOLE.

AIR : La bonne aventure.

Momus a pris pour adjoints  
Des rimeurs d'école :  
Des chansons en quatre points  
Le froid nous désole.  
Mirliton s'en est allé.  
Ah ! la muse de Collé,  
C'est la gaudriole,  
O gué,  
C'est la gaudriole.

Moi, des sujets polissons  
Le ton m'affriole.  
Minerve dans mes chansons  
Fait la cabriole.  
De ma grand'mère, après tout,

Tartufes , je tiens le goût  
De la gaudriole ,  
O gué ,  
De la gaudriole.

Elle amusait à dix ans  
Son maître d'école.  
Des cordeliers gros plaisants  
Elle fut l'idole.  
Au prêtre qui l'exhortait ,  
En mourant elle contait  
Une gaudriole ,  
O gué ,  
Une gaudriole.

C'était la régence alors ;  
Et, sans hyperbole ,  
Grace aux plus drôles de corps ,  
La France était folle.  
Tous les hommes plaisaient ,  
Et les femmes se prêtaient  
A la gaudriole ,  
O gué ,  
A la gaudriole.

On ne rit guère aujourd'hui.

Est-on moins frivole ?

Trop de gloire nous a nui ;

Le plaisir s'envole.

Mais au Français attristé

Qui peut rendre la gaîté ?

C'est la gaudriole,

O gué,

C'est la gaudriole.

Prudes, qui ne criez plus

Lorsqu'on vous viole,

Pourquoi prendre un air confus

A chaque parole ?

Passez les mots aux rieurs :

Les plus gros sont les meilleurs

Pour la gaudriole,

O gué,

Pour la gaudriole.



## ROGER BONTEMPS.

1814.

Aïa : Ronde du camp de Grandpré.

Aux gens atrabillaires  
Pour exemple donné,  
En un temps de misères  
Roger Bontemps est né.  
Vivre obscur à sa guise,  
Narguer les mécontents ;  
Eh gai ! c'est la devise  
Du gros Roger Bontemps.

Du chapeau de son père,  
Coiffé dans les grands jours,  
De roses ou de lierre  
Le rajeunir toujours ;  
Mettre un manteau de bure,  
Vieil ami de vingt ans ;  
Eh gai ! c'est la parure  
Du gros Roger Bontemps.

Posséder dans sa hutte  
Une table, un vieux lit,  
Des cartes, une flûte,  
Un broc que Dieu remplit,  
Un portrait de maîtresse,  
Un coffre et rien dedans ;  
Eh gai ! c'est la richesse  
Du gros Roger Bontemps.

Aux enfants de la ville  
Montrer de petits jeux ;  
Être un faiseur habile  
De contes graveleux ;  
Ne parler que de danse  
Et d'almanachs chantants ;  
Eh gai ! c'est la science  
Du gros Roger Bontemps.

Faute de vin d'élite,  
Sabler ceux du canton ;  
Préférer Marguerite  
Aux dames du grand ton ;  
De joie et de tendresse  
Remplir tous ses instants ;

Eh gai ! c'est la sagesse  
Du gros Roger Bontemps.

Dire au ciel : Je me fie,  
Mon père, à ta bonté ;  
De ma philosophie  
Pardonne la gaîté ;  
Que ma saison dernière  
Soit encore un printemps ;  
Eh gai ! c'est la prière,  
Du gros Roger Bontemps.

Vous, pauvres pleins d'envie,  
Vous, riches desireux,  
Vous, dont le char dévie  
Après un cours heureux ;  
Vous, qui perdrez peut-être  
Des titres éclatants,  
Eh gai ! prenez pour maître  
Le gros Roger Bontemps.



## PARNY.

## ROMANCE.

Musique de M. B. WILHEM.

Je disais au fils d'Épicure :

« Réveillez par vos joyeux chants

« Parny, qui sait de la nature

« Célébrer les plus doux penchants. »

Mais les chants que la joie inspire

Font place aux regrets superflus :

Parny n'est plus !

Il vient d'expirer sur sa lyre :

Parny n'est plus !

Je disais aux Graces émuës :

« Il vous doit sa célébrité.

« Montrez-vous à lui demi-nues ;

« Qu'il peigne encor la volupté. »

Mais chacune d'elles soupire

Auprès des Plaisirs éperdus.

Parny n'est plus !

Il vient d'expirer sur sa lyre :  
 Parny n'est plus !

Je disais aux dieux du bel âge :  
 « Amours, rendez à ses vieux ans  
 « Les fleurs qu'aux pieds d'une volage  
 « Il prodigua dans son printemps. »  
 Mais en pleurant je les vois lire  
 Des vers qu'ils ont cent fois relus.  
 Parny n'est plus !  
 Il vient d'expirer sur sa lyre :  
 Parny n'est plus !

Je disais aux Muses plaintives :  
 « Oubliez vos malheurs récents <sup>1</sup> ;  
 « Pour charmer l'écho de nos rives,  
 « Il vous suffit de ses accents. »  
 Mais du poétique délire  
 Elles brisent les attributs.  
 Parny n'est plus !  
 Il vient d'expirer sur sa lyre :  
 Parny n'est plus !

<sup>1</sup> Allusion à la mort de Le Brun, de Delille, de Bernardin de Saint-Pierre, de Grétry, etc.

Il n'est plus ! ah ! puisse l'Envie  
S'interdire un dernier effort ' !  
Immortel il quitte la vie ;  
Pour lui tous les dieux sont d'accord.  
Que la Haine, prête à maudire,  
Pardonne aux aimables vertus.

Parny n'est plus !  
Il vient d'expirer sur sa lyre :  
Parny n'est plus !

' Autre allusion aux insultes faites à la mémoire de l'auteur de la  
*Guerre des Dieux*.



## MA GRAND'MÈRE.

AIR : En revenant de Bâle en Suisse.

Ma grand'mère, un soir à sa fête,  
De vin pur ayant bu deux doigts,  
Nous disait en branlant la tête :  
Que d'amoureux j'eus autrefois !

|                                                                                         |   |             |
|-----------------------------------------------------------------------------------------|---|-------------|
| Combien je regrette<br>Mon bras si dodu,<br>Ma jambe bien faite,<br>Et le temps perdu ! | } | <i>bis.</i> |
|-----------------------------------------------------------------------------------------|---|-------------|

Quoi ! maman, vous n'étiez pas sage !  
— Non vraiment ; et de mes appas  
Seule à quinze ans j'appris l'usage,  
Car la nuit je ne dormais pas.

Combien je regrette  
Mon bras si dodu,  
Ma jambe bien faite,  
Et le temps perdu !

Maman, vous aviez le cœur tendre ?

— Oui, si tendre, qu'à dix-sept ans,

Lindor ne se fit pas attendre,

Et qu'il n'attendit pas long-temps.

Combien je regrette

Mon bras si dodu,

Ma jambe bien faite,

Et le temps perdu !

Maman, Lindor savait donc plaire ?

— Oui, seul il me plut quatre mois :

Mais bientôt j'estimai Valère,

Et fis deux heureux à-la-fois.

Combien je regrette

Mon bras si dodu,

Ma jambe bien faite,

Et le temps perdu !

Quoi ! maman, deux amants ensemble !

— Oui, mais chacun d'eux me trompa.

Plus fine alors qu'il ne vous semble,

J'épousai votre grand-papa.

Combien je regrette

Mon bras si dodu,

Ma jambe bien faite,  
Et le temps perdu !

Maman, que lui dit la famille ?  
— Rien, mais un mari plus sensé  
Eût pu connaître à la coquille  
Que l'œuf était déjà cassé.

Combien je regrette  
Mon bras si dodu,  
Ma jambe bien faite,  
Et le temps perdu !

Maman, lui fûtes-vous fidèle ?  
— Oh ! sur cela je me tais bien.  
A moins qu'à lui Dieu ne m'appelle,  
Mon confesseur n'en saura rien.

Combien je regrette  
Mon bras si dodu,  
Ma jambe bien faite,  
Et le temps perdu !

Bien tard, maman, vous fûtes veuve ?  
— Oui ; mais, grâce à ma gaîté,  
Si l'église n'était plus neuve,

Le saint n'en fut pas moins fêté.

Combien je regrette

Mon bras si dodu,

Ma jambe bien faite,

Et le temps perdu!

Comme vous, maman, faut-il faire?

— Eh! mes petits-enfants, pourquoi,

Quand j'ai fait comme ma grand'mère,

Ne feriez-vous pas comme moi?

Combien je regrette

Mon bras si dodu,

Ma jambe bien faite,

Et le temps perdu!



## LE MORT VIVANT.

### RONDE DE TABLE.

Aia des Bossus.

Lorsque l'ennui pénètre dans mon fort,  
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !  
Quand le plaisir à grands coups m'abreuvant  
Galement m'assiège et derrière et devant,  
Je suis vivant, bien vivant, très vivant !

Un sot fait-il sonner son coffre-fort,  
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !  
Volnay, Pomard, Beaune, et Moulin-à-vent',  
Fait-on sonner votre âge en vous servant,  
Je suis vivant, bien vivant, très vivant !

Des pauvres rois veut-on régler le sort,  
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !  
En fait de vin qu'on se montre savant ;

' Noms de différents vins.

Dût-on pousser le sujet trop avant,  
Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

Faut-il aller guerroyer dans le Nord,  
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!  
Que, près du feu, l'un l'autre se bravant,  
On trinque assis derrière un paravent,  
Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

De beaux esprits s'annoncent-ils d'abord,  
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!  
Mais, sans esprit, faut-il mettre en avant  
De gais couplets qu'on répète en buvant,  
Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

Suis-je au sermon d'un bigot qui m'endort,  
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!  
Que l'amitié réclame un cœur fervent,  
Que dans la cave elle fonde un couvent,  
Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

Monseigneur entre, et la liberté sort,  
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!  
Mais que Thémire, à table nous trouvant,

**Avec l'âi s'égaie en arrivant,  
Je suis vivant, bien vivant, très vivant!**

**Faut-il sans boire abandonner ce bord,  
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!  
Mais pour m'y voir jeter l'ancre souvent,  
Le verre en main, quand j'implore un bon vent,  
Je suis vivant, bien vivant, très vivant!**



## LE PRINTEMPS ET L'AUTOMNE.

AIR :

Deux saisons règlent toutes choses,  
Pour qui sait vivre en s'amusant :  
Au printemps nous devons les roses,  
A l'automne un jus bienfaisant.  
Les jours croissent ; le cœur s'éveille :  
On fait le vin quand ils sont courts.  
Au printemps, adieu la bouteille !  
En automne, adieu les amours !

Mieux il vaudrait unir sans doute  
Ces deux penchants faits pour charmer ;  
Mais pour ma santé je redoute  
De trop boire et de trop aimer.  
Or, la sagesse me conseille  
De partager ainsi mes jours :

Au printemps, adieu la bouteille !  
En automne, adieu les amours !

Au mois de mai j'ai vu Rosette,  
Et mon cœur a subi ses lois.  
Que de caprices la coquette  
M'a fait essuyer en six mois !  
Pour lui rendre enfin la pareille,  
J'appelle octobre à mon secours.  
Au printemps, adieu la bouteille !  
En automne, adieu les amours !

Je prends, quitte, et reprends Adèle,  
Sans façon comme sans regrets.  
Au revoir, un jour me dit-elle.  
Elle revint long-temps après ;  
J'étais à chanter sous la treille :  
Ah ! dis-je, l'année a son cours.  
Au printemps, adieu la bouteille !  
En automne, adieu les amours !

Mais il est une enchanteresse  
Qui change à son gré mes plaisirs.

Du vin elle excite l'ivresse,  
Et maîtrise jusqu'aux desirs.  
Pour elle ce n'est pas merveille  
De troubler l'ordre de mes jours,  
Au printemps avec la bouteille,  
En automne avec les amours.



## LA MÈRE AVEUGLE.

AIR : Une fille est un oiseau.

Tout en filant votre lin ,  
Écoutez-moi bien , ma fille.  
Déjà votre cœur sautille  
Au nom du jeune Colin.  
Craignez ce qu'il vous conseille.  
Quoique aveugle, je surveille ;  
A tout je prête l'oreille,  
Et vous soupirez tout bas.  
Votre Colin n'est qu'un traître...  
Mais vous ouvrez la fenêtre ;  
Lise , vous ne filez pas. (bis.)

Il fait trop chaud , dites-vous ;  
Mais par la fenêtre ouverte ,  
A Colin , toujours alerte ,  
Ne faites pas les yeux doux.

Vous vous plaignez que je gronde :  
Hélas ! je fus jeune et blonde ;  
Je sais combien dans ce monde  
On peut faire de faux pas.  
L'amour trop souvent l'emporte...  
Mais quelqu'un est à la porte ;  
Lise, vous ne filez pas.

C'est le vent, me dites-vous,  
Qui fait crier la serrure ;  
Et mon vieux chien qui murmure  
Gagne à cela de bons coups.  
Oui, fiez-vous à mon âge :  
Colin deviendra volage ;  
Craignez, si vous n'êtes sage,  
De pleurer sur vos appas ...  
Grand Dieu ! que viens-je d'entendre ?  
C'est le bruit d'un baiser tendre ;  
Lise, vous ne filez pas.

C'est votre oiseau, dites-vous,  
C'est votre oiseau qui vous baise ;  
Dites-lui donc qu'il se taise,  
Et redoute mon courroux.

Ah ! d'une folle conduite  
Le déshonneur est la suite ;  
L'amant qui vous a séduite  
En rit même entre vos bras.  
Que la prudence vous sauve...  
Mais vous allez vers l'alcôve ;  
Lise, vous ne filez pas.

C'est pour dormir, dites-vous.  
Quoi ! me jouer de la sorte !  
Colin est ici, qu'il sorte,  
Ou devienne votre époux.  
En attendant qu'à l'église  
Le séducteur vous conduise,  
Filez, filez, filez, Lise,  
Près de moi, sans faire un pas.  
En vain votre lin s'embrouille ;  
Avec une autre quenouille,  
Non, vous ne filerez pas.



## LE PETIT HOMME GRIS.

AIR : Toto, Carabo

Il est un petit homme  
Tout habillé de gris,  
Dans Paris,  
Joufflu comme une pomme,  
Qui, sans un sou comptant,  
Vit content,  
Et dit : Moi, je m'en ...  
Et dit : Moi, je m'en ...  
Ma foi, moi, je m'en ris !  
Oh ! qu'il est gai (*bis*) le petit homme gris !

A courir les fillettes,  
A boire sans compter,  
A chanter,  
Il s'est couvert de dettes ;  
Mais, quant aux créanciers,  
Aux huissiers,

Il dit: Moi, je m'en ...  
 Il dit: Moi, je m'en ...  
 Ma foi, moi, je m'en ris!  
 Oh! qu'il est gai (*bis*) le petit homme gris!

Qu'il pleuve dans sa chambre;  
 Qu'il s'y couche le soir  
 Sans y voir;  
 Qu'il lui faille en décembre  
 Souffler, faute de bois,  
 Dans ses doigts,  
 Il dit: Moi, je m'en ...  
 Il dit: Moi, je m'en ...  
 Ma foi, moi, je m'en ris!  
 Oh! qu'il est gai (*bis*) le petit homme gris!

Sa femme, assez gentille,  
 Fait payer ses atours  
 Aux amours;  
 Aussi, plus elle brûle,  
 Plus on le montre au doigt.  
 Il le voit,  
 Et dit: Moi, je m'en ...  
 Et dit: Moi, je m'en ...

Ma foi, moi, je m'en ris!  
Oh! qu'il est gai (*bis*) le petit homme gris!

Quand la goutte l'accable  
Sur un lit délabré,  
Le curé,  
De la mort et du diable,  
Parle à ce moribond,  
Qui répond :  
Ma foi, moi, je m'en...  
Ma foi, moi je m'en...  
Ma foi, moi, je m'en ris!  
Oh! qu'il est gai (*bis*) le petit homme gris!



LA BONNE FILLE,  
OU  
LES MOEURS DU TEMPS  
1812.

AIR : Il est toujours le même.

Je sais fort bien que sur moi l'on babille,  
Que soi-disant  
J'ai le ton trop plaisant ;  
Mais cet air amusant  
Sied si bien à Camille !  
Philosophe par goût,  
Et toujours et de tout  
Je ris, je ris, tant je suis bonne fille.

Pour le théâtre ayant quitté l'aiguille,  
A mon début,

Craignant quelque rebut,  
Je me livre en tribut  
Au censeur Mascarille ;  
Et ce cuistre insolent  
Dénigre mon talent ;  
Mais moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Un sénateur, qui toujours apostille,  
Dit : Je voudrais  
Servir tes intérêts.  
Lors j'essaie à grands frais  
D'échauffer le vieux drille.  
Quoi qu'il fit espérer,  
Je n'en pus rien tirer ;  
Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.

Un chambellan, qui de clinquant petille,  
Après qu'un jour  
Il m'eut fait voir la cour,  
Enrichit mon amour  
De ce jonc qui scintille.  
J'en fais voir le chaton :  
C'est du faux, me dit-on ;  
Et moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Un bel esprit, beau de l'esprit qu'il pille,

Grace à moi fut

Nommé de l'Institut.

Quand des voix qu'il me dut

Vient l'éclat dont il brille,

Avec moi que de fois

Il a manqué de voix !

Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.

Un lycéen, qui sort de sa coquille,

Tout triomphant,

Dans ses bras m'étouffant,

De me faire un enfant

Me proteste qu'il grille ;

Et le petit morveux,

Au lieu d'un, m'en fait deux ;

Mais moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Trois auditeurs me disent : Viens, Camille,

Soupe avec nous ;

Que nous fassions les fous.

J'étais seule pour tous :

L'un d'eux me déshabille.

Puis le vin met dedans

Nos petits intendants ;  
Et moi j'en ris , tant je suis bonne fille.

Telle est ma vie ; et sur mainte vétille  
J'aurais ici  
Pu glisser, Dieu merci !  
Dans ses jupons aussi  
Je sais qu'on s'entortille ;  
Mais les restrictions ,  
Mais les précautions ,  
Moi je m'en ris , tant je suis bonne fille.



## AINSI SOIT-IL !

1812.

AIR : Alleluia.

Je suis devin, mes chers amis ;  
L'avenir qui nous est promis  
Se découvre à mon art subtil.  
Ainsi soit-il !

Plus de poète adulateur ;  
Le puissant craindra le flatteur ;  
Nul courtisan ne sera vil.  
Ainsi soit-il !

Plus d'usuriers, plus de joueurs ,  
De petits banquiers grands seigneurs ,  
Et pas un commis incivil.  
Ainsi soit-il !

L'amitié, charme de nos jours,  
Ne sera plus un froid discours  
Dont l'infortune rompt le fil.  
Ainsi soit-il !

La fille, novice à quinze ans,  
A dix-huit avec ses amants  
N'exercera que son babil.  
Ainsi soit-il !

Femme fuira les vains atours,  
Et son mari pendant huit jours  
Pourra s'absenter sans péril.  
Ainsi soit-il !

L'on montrera dans chaque écrit  
Plus de génie et moins d'esprit,  
Laissant tout jargon puéril.  
Ainsi soit-il !

L'auteur aura plus de fierté,  
L'acteur moins de fatuité ;  
Le critique sera civil.  
Ainsi soit-il !

On rira des erreurs des grands,  
On chansonnera leurs agents,  
Sans voir arriver l'alguazil.

Ainsi soit-il!

En France enfin renaît le goût;  
La justice règne par-tout,  
Et la vérité sort d'exil.

Ainsi soit-il!

Or, mes amis, bénissons Dieu,  
Qui met chaque chose en son lieu :  
Celles-ci sont pour l'an trois mil.

Ainsi soit-il!



## L'ÉDUCATION DES DEMOISELLES.

Air : Tra la la la, l'Amour est là.

Le bel instituteur de filles  
Que ce monsieur de Fénelon !  
Il parle de messe et d'aiguilles :  
Maman, c'est un sot tout du long.  
Concerts, bals et pièces nouvelles  
Nous instruisent mieux que cela.  
Tra la la la, les demoiselles,  
Tra la la la, se forment là.

Qu'à broder une aûtre s'applique ;  
Maman, je veux au piano ,  
Avec mon maître de musique,  
D'Armide chanter le duo.  
Je crois sentir les étincelles  
De l'amour dont Renaud brûla.

Tra la la la, les demoiselles,  
Tra la la la, se forment là.

Qu'une autre écrive la dépense;  
Maman, pendant une heure ou deux,  
Je veux que mon maître de danse  
M'enseigne un pas voluptueux.  
Ma robe rend mes pieds rebelles :  
Un peu plus haut relevons-la.  
Tra la la la, les demoiselles,  
Tra la la la, se forment là.

Que sur ma sœur une autre veille;  
Maman, je veux mettre au salon.  
Déjà je dessine à merveille  
Les contours de cet Apollon.  
Grand Dieu, que ses formes sont belles!  
Sur-tout les beaux nus que voilà !  
Tra la la la, les demoiselles,  
Tra la la la, se forment là.

Maman, il faut qu'on me marie,  
La coutume ainsi l'exigeant.

Je t'avoûrai, ma chère amie,  
Que même le cas est urgent.  
Le monde sait de mes nouvelles,  
Mais on y rit de tout cela.  
Tra la la la, les demoiselles,  
Tra la la la, se forment là.



## MADAME GRÉGOIRE.

AIR: C'est le gros Thomas.

C'était de mon temps  
Que brillait madame Grégoire.  
J'allais à vingt ans  
Dans son cabaret rire et boire;  
Elle attirait les gens  
Par des airs engageants.  
Plus d'un brun à large poitrine  
Avait là crédit sur la mine.  
Ah! comme on entraît  
Boire à son cabaret!

D'un certain époux  
Bien qu'elle pleurât la mémoire,  
Personne de nous  
N'avait connu défunt Grégoire;  
Mais à le remplacer  
Qui n'eût voulu penser?

Heureux l'écot où la commère  
Apportait sa pinte et son verre!  
Ah! comme on entrait  
Boire à son cabaret!

Je crois voir encor  
Son gros rire aller jusqu'aux larmes,  
Et sous sa croix d'or  
L'ampleur de ses pudiques charmes.  
Sur tous ses agréments  
Consultez ses amants :  
Au comptoir la sensible brune  
Leur rendait deux pièces pour une.  
Ah! comme on entrait  
Boire à son cabaret!

Des buveurs grivois  
Les femmes lui cherchaient querelle.  
Que j'ai vu de fois  
Des galants se battre pour elle!  
La garde et les amours  
Se chamaillant toujours,  
Elle, en femme des plus capables,  
Dans son lit cachait les coupables.

Ah! comme on entrait  
Boire à son cabaret!

Quand ce fut mon tour  
D'être en tout le maître chez elle,  
C'était chaque jour  
Pour mes amis fête nouvelle.  
Je ne suis point jaloux :  
Nous nous arrangions tous.  
L'hôtesse, poussant à la vente,  
Nous livrait jusqu'à la servante.  
Ah! comme on entrait  
Boire à son cabaret!

Tout est bien changé :  
N'ayant plus rien à mettre en percc,  
Elle a pris congé  
Et des plaisirs et du commerce.  
Que je regrette, hélas !  
Sa cave et ses appas!  
Long-temps encor chaque pratique  
S'écrira devant sa boutique :  
Ah! comme on entrait  
Boire à son cabaret!



## CHARLES SEPT.

Musique de M. B. WILHEM.

Je vais combattre, Agnès l'ordonne :  
Adieu, repos ; plaisirs, adieu !  
J'aurai, pour venger ma couronne,  
Des héros, l'amour, et mon Dieu.  
Anglais, que le nom de ma belle  
Dans vos rangs porte la terreur.  
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,  
Agnès me rend tout à l'honneur.

Dans les jeux d'une cour oisive,  
Français et roi, loin des dangers,  
Je laissais la France captive  
En proie au fer des étrangers.  
Un mot, un seul mot de ma belle  
A couvert mon front de rougeur.  
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,  
Agnès me rend tout à l'honneur.

S'il faut mon sang pour la victoire,  
Agnès, tout mon sang coulera.  
Mais non ; pour l'amour et la gloire,  
Victorieux, Charles vivra.  
Je dois vaincre ; j'ai de ma belle  
Et les chiffres et la couleur.  
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,  
Agnès me rend tout à l'honneur.

Dunois, La Trémonille, Saintrailles,  
O Français, quel jour enchanté  
Quand des lauriers de vingt batailles  
Je couronnerai la beauté !  
Français, nous devons à ma belle,  
Moi la gloire, et vous le bonheur.  
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,  
Agnès me rend tout à l'honneur.



## LES GUEUX.

1812.

AIR : Première ronde du Départ pour Saint-Malo.

Les gueux, les gueux,  
Sont les gens heureux;  
Ils s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux!

Des gueux chantons la louange.  
Que de gueux hommes de bien!  
Il faut qu'enfin l'esprit venge  
L'honnête homme qui n'a rien.

Les gueux, les gueux,  
Sont les gens heureux;  
Ils s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux!

Oui, le bonheur est facile  
 Au sein de la pauvreté :  
 J'en atteste l'Évangile ;  
 J'en atteste ma gaité.

Les gueux, les gueux,  
 Sont les gens heureux ;  
 Ils s'aiment entre eux.  
 Vivent les gueux !

Au Parnasse la misère  
 Long-temps a régné, dit-on.  
 Quels biens possédait Homère ?  
 Une besace, un bâton.

Les gueux, les gueux,  
 Sont les gens heureux ;  
 Ils s'aiment entre eux.  
 Vivent les gueux !

Vous qu'afflige la détresse,  
 Croyez que plus d'un héros,  
 Dans le soulier qui le blesse,  
 Peut regretter ses sabots.

Les gueux, les gueux,  
Sont les gens heureux;  
Ils s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux!

Du faste qui vous étonne  
L'exil punit plus d'un grand;  
Diogène, dans sa tonne,  
Brave en paix un conquérant.

Les gueux, les gueux,  
Sont les gens heureux;  
Ils s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux!

D'un palais l'éclat vous frappe,  
Mais l'ennui vient y gémir.  
On peut bien manger sans nappe;  
Sur la paille on peut dormir.

Les gueux, les gueux,  
Sont les gens heureux;  
Ils s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux!

Quel dieu se plaît et s'agite  
Sur ce grabat qu'il fleurit?  
C'est l'Amour qui rend visite  
A la Pauvreté qui rit.

Les gueux, les gueux,  
Sont les gens heureux ;  
Ils s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux!

L'Amitié que l'on regrette  
N'a point quitté nos climats ;  
Elle trinque à la guinguette,  
Assise entre deux soldats.

Les gueux, les gueux,  
Sont les gens heureux ;  
Ils s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux!



## LE COIN DE L'AMITIÉ.

### COUPLETS

CHANTÉS PAR UNE DEMOISELLE A UNE JEUNE MARIÉE, SON AMIE.

AIR : Vaudeville de la Partie carrée.

L'Amour, l'Hymen, l'Intérêt, la Folie,  
Aux quatre coins se disputent nos jours.  
L'Amitié vient compléter la partie ;  
    Mais qu'on lui fait de mauvais tours !  
Lorsqu'aux plaisirs l'ame se livre entière,  
Notre raison ne brille qu'à moitié,  
Et la Folie attaque la première  
    Le coin de l'Amitié.

Puis vient l'Amour, joueur malin et traître,  
Qui de tromper éprouve le besoin.  
En tricherie on le dit passé maître ;  
    Pauvre Amitié, gare à ton coin !  
Ce dieu jaloux, dès qu'il voit qu'on l'adore,  
A tout soumettre aspire sans pitié.

Vous cédez tout; il veut avoir encore  
Le coin de l'Amitié.

L'Hymen arrive: oh! combien on le fête!  
L'Amitié seule apprête ses atours.  
Mais dans les soins qu'il vient nous mettre en tête  
Il nous renferme pour toujours.  
Ce dieu, chez lui calculant à toute heure,  
Y laisse enfin l'Intérêt prendre pied,  
Et trop souvent lui donne pour demeure  
Le coin de l'Amitié.

Auprès de toi nous ne craignons, ma chère,  
Ni l'Intérêt ni les folles erreurs;  
Mais aujourd'hui que l'Hymen et son frère  
Inspirent de crainte à nos cœurs!  
Dans plus d'un coin, où de fleurs ils se parent,  
Pour ton bonheur qu'ils règnent de moitié;  
Mais que jamais, jamais ils ne s'emparent  
Du coin de l'Amitié.



L'AGE FUTUR,  
OU  
CE QUE SERONT NOS ENFANTS.

1814.

AIR : Allez-vous-en , gens de la noce.

Je le dis sans blesser personne,  
Notre âge n'est point l'âge d'or ;  
Mais nos fils , qu'on me le pardonne,  
Vaudront bien moins que nous encor.  
Pour peupler la machine ronde,  
Qu'on est fou de mettre du sien !  
Ah ! pour un rien ,  
Oui , pour un rien ,  
Nous laisserions finir le monde ,  
Si nos femmes le voulaient bien.

En joyeux gourmands que nous sommes ,  
Nous savons chanter un repas ;

Mais nos fils, pesants gastronomes,  
Boiront et ne chanteront pas.  
D'un sot à face rubiconde  
Ils feront un épicurien.

Ah! pour un rien,  
Oui, pour un rien,  
Nous laisserions finir le monde,  
Si nos femmes le voulaient bien.

Grace aux beaux esprits de notre âge,  
L'ennui nous gagne assez souvent,  
Mais deux Ihstituts, je le gage,  
Lutteront dans l'âge suivant.  
De se recruter à la ronde  
Tous deux trouveront le moyen.

Ah! pour un rien,  
Oui, pour un rien,  
Nous laisserions finir le monde,  
Si nos femmes le voulaient bien.

Nous aimons bien un peu la guerre,  
Mais sans redouter le repos.  
Nos fils, ne se reposant guère,  
Batailleront à tout propos.

Seul prix d'une ardeur furibonde,  
Un laurier sera tout leur bien.

Ah! pour un rien,  
Oui, pour un rien,  
Nous laisserions finir le monde,  
Si nos femmes le voulaient bien.

Nous sommes peu galants sans doute,  
Mais nos fils, d'excès en excès,  
Égarant l'amour sur sa route,  
Ne lui parleront plus français.  
Ils traduiront, Dieu les confonde!  
L'*Art d'aimer* en italien.

Ah! pour un rien,  
Oui, pour un rien,  
Nous laisserions finir le monde,  
Si nos femmes le voulaient bien.

Ainsi, malgré tous nos sophistes,  
Chez nos descendants on aura  
Pour grands hommes des journalistes,  
Pour amusement l'Opéra;  
Pas une vierge pudibonde;  
Pas même un aimable yaurien.

Ah! pour un rien,  
Oui, pour un rien,  
Nous laisserions finir le monde,  
Si nos femmes le voulaient bien.

De fleurs, amis, ceignant nos têtes,  
Vainement nous formons des vœux  
Pour que notre culte et nos fêtes  
Soient en honneur chez nos neveux :  
Ce chapitre que Momus fonde  
Chez eux manquera de doyen.

Ah! pour un rien,  
Oui, pour un rien,  
Nous laisserions finir le monde,  
Si nos femmes le voulaient bien.



## LE VIEUX CÉLIBATAIRE.

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Allons, Babet, il est bientôt dix heures ;  
Pour un goutteux c'est l'instant du repos.  
Depuis un an qu'avec moi tu demeures,  
Jamais, je crois, je ne fus si dispos.  
A mon coucher ton aimable présence  
Pour ton bonheur ne sera pas sans fruit.  
Allons, Babet, un peu de complaisance,  
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

Petite bonne, agaçante et jolie,  
D'un vieux garçon doit être le soutien.  
Jadis ton maître a fait mainte folie  
Pour des minois moins friands que le tien.  
Je veux demain, bravant la médisance,  
Au Cadran bleu te régaler sans bruit.

Allons, Babet, un peu de complaisance,  
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

N'expose plus à des travaux pénibles  
Cette main douce et ce teint des plus frais;  
Auprès de moi coule des jours paisibles;  
Que mille atours relèvent tes attraits.  
L'amour par eux m'a rendu sa puissance:  
Ne vois-tu pas son flambeau qui me luit?  
Allons, Babet, un peu de complaisance,  
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

A mes desirs, quoi! Babet se refuse!  
Mademoiselle, auriez-vous un amant?  
De mon neveu le jockey vous amuse;  
Mais songez-y: je fais mon testament.  
Docile enfin, livre sans résistance  
A mes baisers ce sein qui m'a séduit.  
Allons, Babet, un peu de complaisance,  
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

Ah! tu te rends, tu cèdes à ma flamme!  
Mais la nature, hélas! trahit mon cœur.

Ne pleure point; va, tu seras ma femme,  
Malgré mon âge et le public moqueur.  
Fais donc si bien que ta douce influence  
Rende à mes sens la chaleur qui me fuit.  
Allons, Babet, un peu de complaisance,  
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.



## L'AMI ROBIN.

AIR : A la Monaco.

De tout Cythère  
Sois le courtier :  
On païra bien ton ministère.  
De tout Cythère  
Sois le courtier :  
Ami Robin, quel bon métier!

Robin connaît toutes nos belles,  
Et jusqu'où leur prix peut aller.  
Messieurs, qui voulez des pucelles,  
C'est à Robin qu'il faut parler.

De tout Cythère  
Sois le courtier :  
On païra bien ton ministère.  
De tout Cythère  
Sois le courtier :  
Ami Robin, quel bon métier!

Prodiguons l'or, et des maîtresses  
De toutes parts vont nous venir :  
Car si nous tenions aux comtesses ,  
Robin pourrait nous en fournir.

De tout Cythère  
Sois le courtier :  
On paîra bien ton ministère.  
De tout Cythère  
Sois le courtier :  
Ami Robin, quel bon métier!

J'ai connu Robin à l'école :  
Ce n'était point un libertin ;  
Mais il gagnait mainte pistole  
A nous procurer l'Arétin.

De tout Cythère  
Sois le courtier :  
On paîra bien ton ministère.  
De tout Cythère  
Sois le courtier :  
Ami Robin, quel bon métier!

Quand de prendre femme il eut l'âge,  
Il la prit belle exprès pour ça.  
Par malheur la sienne était sage;  
Mais aussi Robin divorça.

De tout Cythère  
Sois le courtier :  
On paîra bien ton ministère.  
De tout Cythère  
Sois le courtier :  
Ami Robin, quel bon métier !

Que le neuf ou le vieux vous tente,  
Il sera votre fournisseur :  
Robin vend sa nièce et sa tante;  
Il vendrait sa mère et sa sœur.

De tout Cythère  
Sois le courtier :  
On paîra bien ton ministère.  
De tout Cythère  
Sois le courtier :  
Ami Robin, quel bon métier !

Si je lis bien dans son système,  
Vers la cour il marche à grands pas.  
Combien de gens qui déjà même  
Devant Robin ont chapeau bas !

De tout Cythère  
Sois le courtier :  
On paîra bien ton ministère.  
De tout Cythère  
Sois le courtier :  
Ami Robin, quel bon métier !



## LES GAULOIS ET LES FRANCS.

JANVIER 1814.

AIR : Gai ! gai ! marions-nous.

Gai ! gai ! serrons nos rangs ,  
Espérance  
De la France ;  
Gai ! gai ! serrons nos rangs ;  
En avant , Gaulois et Francs !

D'Attila suivant la voix ,  
Le barbare  
Qu'elle égare  
Vient une seconde fois  
Périr dans les champs gaulois.

Gai ! gai ! serrons nos rangs ,  
Espérance  
De la France ;  
Gai ! gai ! serrons nos rangs ;  
En avant , Gaulois et Francs !

Renonçant à ses marais,  
Le Cosaque  
Qui bivouaque,  
Croit, sur la foi des Anglais,  
Se loger dans nos palais.

Gai! gai! serrons nos rangs,  
Espérance  
De la France;  
Gai! gai! serrons nos rangs;  
En avant, Gaulois et Francs!

Le Russe, toujours tremblant  
Sous la neige  
Qui l'assiège,  
Las de pain noir et de gland,  
Veut manger notre pain blanc.

Gai! gai! serrons nos rangs,  
Espérance  
De la France;  
Gai! gai! serrons nos rangs;  
En avant, Gaulois et Francs!

Ces vins que nous amassons  
Pour les boire  
A la victoire,  
Seraient bus par des Saxons!  
Plus de vin, plus de chansons!

Gai! gai! serrons nos rangs,  
Espérance  
De la France;  
Gai! gai! serrons nos rangs;  
En avant, Gaulois et Francs!

Pour des Calmouks durs et laids  
Nos filles  
Sont trop gentilles,  
Nos femmes ont trop d'attraits.  
Ah! que leurs fils soient Français!

Gai! gai! serrons nos rangs,  
Espérance  
De la France;  
Gai! gai! serrons nos rangs;  
En avant, Gaulois et Francs!

Quoi! ces monuments chéris,  
Histoire  
De notre gloire,  
S'écrouleraient en débris!  
Quoi! les Prussiens à Paris!

Gai! gai! serrons nos rangs,  
Espérance  
De la France;  
Gai! gai! serrons nos rangs;  
En avant, Gaulois et Francs!

Nobles Francs et bons Gaulois,  
La paix si chère  
A la terre  
Dans peu viendra sous vos toits  
Vous payer de tant d'exploits.

Gai! gai! serrons nos rangs,  
Espérance  
De la France;  
Gai! gai! serrons nos rangs;  
En avant, Gaulois et Francs!



## FRÉTILLON.

AIR : Ma commière, quand je danse.

Francs amis des bonnes filles,  
• Vous connaissez Frétillon :  
Ses charmes aux plus gentilles  
Ont fait baisser pavillon.

Ma Frétillon, (*bis*)  
Cette fille  
Qui frétille,  
N'a pourtant qu'un cotillon.

Deux fois elle eut équipage,  
Dentelles et diamants,  
Et deux fois mit tout en gage  
Pour quelques fripons d'amants.

Ma Frétillon, (*bis*)  
Cette fille  
Qui frétille,  
Reste avec un cotillon.

Point de dame qui la vaille :  
Cet hiver, dans son taudis,  
Couché presque sur la paille,  
Mes sens étaient engourdis.

Ma Frétillon, (*bis*)

Cette fille

Qui frétille,

Mit sur moi son cotillon.

Mais que vient-on de m'apprendre ?  
Quoi ! le peu qui lui restait,  
Frétillon a pu le vendre  
Pour un fat qui la battait !

Ma Frétillon, (*bis*)

Cette fille

Qui frétille,

A vendu son cotillon.

En chemise, à la croisée,  
Il lui faut tendre ses lacs.  
A travers la toile usée,  
Amour lorgne ses appas.

Ma Frétillon, (*bis*)

Cette fille

Qui frétille,  
Est si bien sans cotillon !

Seigneurs, banquiers et notaires  
La feront encor briller ;  
Puis encor des mousquetaires  
Viendront la déshabiller.

Ma Frétillon, (*bis*)  
Cette fille  
Qui frétille,  
Mourra sans un cotillon.



## UN TOUR DE MAROTTE.

CHANSON CHANTÉE AUX SOUPERS DE MOMUS.

Ain ! La marmotte a mal aux pieds.

Que Momus, dieu des bons couplets,  
Soit l'ami d'Épicure.

Je veux porter ses chapelets  
Pendus à ma ceinture.

Payant tribut

A l'attribut

De sa gaité falote,

De main en main,

Jusqu'à demain;

Passons-nous la marotte.

La marotte au sceptre des rois

Oppose sa puissance :

Momus en donne sur les doigts

Du grand que l'on encense.

Gaiement frappons  
Sots et fripons  
En casque, en mitre, en cotte.  
De main en main  
Jusqu'à demain,  
Passons-nous la marotte.

Qu'un fat soit l'aigle des salons;  
Qu'un docteur sente l'ambre;  
Qu'un valet change ses galons  
Sans changer d'antichambre;  
Paris, enclin  
Au trait malin,  
Grace à nous, les ballotte.  
De main en main,  
Jusqu'à demain,  
Passons-nous la marotte.

Mais de la marotte, à sa cour,  
La beauté veut qu'on use;  
C'est un des hochets de l'Amour,  
Et Vénus s'en amuse.  
Son joyeux bruit  
Souvent séduit

L'actrice et la dévote.  
De main en main,  
Jusqu'à demain,  
Passons-nous la marotte.

Elle s'allie au tambourin  
Du dieu de la vendange,  
Quand pour guérir le noir chagrin  
Coule un vin sans mélange.  
Oui, ses grelots  
Font à grands flots  
Jaillir cet antidote.  
De main en main,  
Jusqu'à demain,  
Passons-nous la marotte.

Point de convives paresseux,  
Amis, car il me semble  
Que l'amitié bénit tous ceux  
Que la marotte assemble;  
Jeunes d'esprit  
Ensemble on rit,  
Puis ensemble on radote.  
De main en main,

Jusqu'à demain,  
Passons-nous la marotte.

Au bruit des grelots, dans ce lieu,  
Chantez donc votre messe.  
L'assistant, le prêtre et le dieu  
Inspirent l'âlegresse.  
D'un gai refrain  
A ce lutrin,  
Pour qu'on suive la note,  
De main en main,  
Jusqu'à demain,  
Passons-nous la marotte.



## LA DOUBLE IVRESSE.

AIR : Que ne suis-je la fougère !

Je reposais sous l'ombrage,  
Quand Noëris vint m'éveiller :  
Je crus voir sur son visage  
Le feu du desir briller:  
Sur son front Zéphire agite  
La rose et le pampre vert;  
Et de son sein qui palpite  
Flotte le voile entr'ouvert.

Un enfant qui suit sa trace  
(Son frère, si je l'en crois)  
Presse pour remplir sa tasse  
Des raisins entre ses doigts.  
Tandis qu'à mes yeux la belle  
Chante et danse à ses chansons,  
L'enfant, caché derrière elle,  
Mêle au vin d'affreux poisons.

Noëris prend la tasse pleine,  
Y goûte, et vient me l'offrir.  
Ah! dis-je, la ruse est vaine :  
Je sais qu'on peut en mourir.  
Tu le veux, enchanteresse;  
Je bois, dussé-je en ce jour  
Du vin expier l'ivresse  
Par l'ivresse de l'amour.

Mon délire fut extrême :  
Mais aussi qu'il dura peu!  
Ce n'est plus Noëris que j'aime,  
Et Noëris s'en fait un jeu.  
De ces ardeurs infidèles  
Ce qui reste c'est qu'enfin,  
Depuis, à l'amour des belles  
J'ai mêlé le goût du vin.



## VOYAGE AU PAYS DE COCAGNE.

AIR : Contre-danse de la Rosière, ou L'ombre s'évapore.

Ah! vers une rive  
Où sans peine on vive,  
Qui m'aime me suive!  
Voyageons gaiement.  
Ivre de Champagne,  
Je bats la campagne,  
Et vois de Cocagne  
Le pays charmant.

Terre chérie,  
Sois ma patrie:  
Qu'ici je rie  
Du sort inconstant.  
Pour moi tout change:  
Bonheur étrange!

Je bois et mange  
Sans un sou comptant.

Mon appétit s'ouvre,  
Et mon œil découvre  
Les portes d'un Louvre  
En tourte arrondi;  
J'y vois de gros gardes,  
Cuirassés de bardes,  
Portant haliebardes  
De sucre candi.

Bon Dieu! que j'aime  
Ce doux système!  
Les canons même  
De sucre sont faits,  
Belles sculptures,  
Riches peintures  
En confitures,  
Ornent les buffets.

Pierrots et Paillasses,  
Beaux esprits cocasses,

Charment sur les places .  
Le peuple ébahi,  
Pour qui cent fontaines,  
Au lieu d'eaux malsaines,  
Versent, toujours pleines,  
Le beaune et l'aï.

Des gens enfournent,  
D'autres défournent;  
Aux broches tournent,  
Veau, bœuf et mouton.  
Des lois de table  
L'ordre équitable  
De tout coupable  
Fait un marmiton.

Dans un palais j'entre,  
Et je m'assieds entre  
Des grands dont le ventre  
Se porte un défi;  
Je trouve en ce monde,  
Où la graisse abonde,  
Vénus toute ronde  
Et l'Amour bouffi.

Nul front sinistre ;  
Propos de cuistre ,  
Airs de ministre ,  
N'y sont point permis .  
La table est mise ,  
La chère exquise ;  
Que l'on se grise :  
Trinquons , mes amis !

Mais parlons d'affaires .  
Beautés peu sévères ,  
Qu'au doux bruit des verres  
D'un dessert friand ,  
On chante et l'on dise  
Quelque gaillardise  
Qui nous scandalise  
En nous égayant .

Quand le vin tape  
L'époux qu'on drape ,  
Que sur la nappe  
Il s'endort à point ;  
De femme aimable  
Mère intraitable ,

Ah! sous la table  
Ne regardez point.

Folle et tendre orgie!  
La face rougie,  
La panse élargie,  
Là, chacun est roi;  
Et quand l'heure invite  
A gagner son gîte,  
L'on rentre bien vite  
Ailleurs que chez soi.

Que de goguettes!  
Que d'amourettes!  
Jamais de dettes :  
Point de nœuds constants.  
Entre l'ivresse  
Et la paresse,  
Notre jeunesse  
Va jusqu'à cent ans.

Oui, dans ton empire,  
Cocagne, on respire...

Mais, qui vient détruire  
Ce rêve enchanteur?  
Ami, j'en ai honte;  
C'est quelqu'un qui monte  
Apporter le compte  
Du restaurateur.



## LE COMMENCEMENT DU VOYAGE.

## CHANSON

CHANTÉE SUR LE BERCEAU D'UN ENFANT NOUVEAU-NÉ.

AIR : Vaudeville des Chevilles de Maître Adam.

Voyez, amis, cette barque légère  
Qui de la vie essaie encor les flots :  
Elle contient gentille passagère ;  
Ah ! soyons-en les premiers matelots.  
Déjà les eaux l'enlèvent au rivage  
Que doucement elle fuit pour toujours.  
Nous qui voyons commencer le voyage,  
Par nos chansons égayons-en le cours.

Déjà le Sort a soufflé dans les voiles ;  
Déjà l'Espoir prépare les agrès,  
Et nous promet, à l'éclat des étoiles,  
Une mer calme et des vents doux et frais.  
Fuyez, fuyez, oiseaux d'un noir présage :  
Cette nacelle appartient aux Amours.

Nous qui voyons commencer le voyage,  
Par nos chansons égayons-en le cours.

Au mât propice attachant leurs guirlandes,  
Oui, les Amours prennent part au travail.  
Aux chastes Sœurs on a fait des offrandes,  
Et l'Amitié se place au gouvernail.  
Bacchus lui-même anime l'équipage,  
Qui des Plaisirs invoque le secours.  
Nous qui voyons commencer le voyage,  
Par nos chansons égayons-en le cours.

Qui vient encor saluer la nacelle?  
C'est le Malheur bénissant la Vertu,  
Et demandant que du bien fait par elle  
Sur cet enfant le prix soit répandu.  
A tant de vœux dont retentit la plage,  
Sûrs que jamais les dieux ne seront sourds,  
Nous qui voyons commencer le voyage,  
Par nos chansons égayons-en le cours.



## LA MUSIQUE.

AIR : La farira dondaine, gai.

Purgeons nos desserts  
Des chansons à boire,  
Vivent les grands airs  
Du Conservatoire!

Bon!

La farira dondaine,

Gai!

La farira dondé.

Tout est réchauffé  
Aux dîners d'Agathe :  
Au lieu de café,  
Vite une sonate.

Bon!

La farira dondaine,

Gai!

La farira dondé.

L'Opéra toujours  
Fait bruit et merveilles;  
On y voit les sourds  
Boucher leurs oreilles.

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé.

Acteurs très profonds,  
Sujets de disputes,  
Messieurs les bouffons,  
Soufflez dans vos flûtes.

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé.

Et vous gens de l'art,  
Pour que je jouisse,  
Quand c'est du Mozart  
Que l'on m'avertisse.

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé.

Nature n'est rien ;  
Mais on recommande  
Goût italien ,  
Et grace allemande.

Bon !

La farira dondaine ,

Gai !

La farira dondé.

Si nous t'enterrons ,  
Bel art dramatique ,  
Pour toi nous dirons  
La messe en musique.

Bon !

La farira dondaine ,

Gai !

La farira dondé.



## LES GOURMANDS.

### A MESSIEURS LES GASTRONOMES.

AIR : Tout le long de la rivière.

Gourmands, cessez de nous donner  
La carte de votre dîner :  
Tant de gens qui sont au régime  
Ont droit de vous en faire un crime.  
Et d'ailleurs à chaque repas  
D'étouffer ne tremblez-vous pas ?  
C'est une mort peu digne qu'on l'admire.  
Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire ;  
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

La bouche pleine, osez-vous bien  
Chanter l'Amour, qui vit de rien ?  
A l'aspect de vos barbes grasses,  
D'effroi vous voyez fuir les Graces ;  
Ou, de truffes en vain gonflés,

Près de vos belles vous ronflez.  
L'embonpoint même a dû parfois vous nuire.  
Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire;  
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Vous n'exaltez, mattres gloutons,  
Que la gloire des marmitons :  
Méprisant l'auteur humble et maigre  
Qui mouille un pain bis de vin aigre,  
Vous ne trouvez le laurier bon  
Que pour la sauce et le jambon;  
Chez des Français quel étrange délire!  
Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire;  
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Pour goûter à point chaque mets  
A table ne causez jamais;  
Chassez-en la plaisanterie :  
Trop de gens, dans notre patrie,  
De ses charmes étaient imbus;  
Les bons mots ne sont qu'un abus;  
Pourtant, messieurs, permettez-nous d'en dire.  
Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire;  
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Français, dînons pour le dessert :

L'Amour y vient, Philis le sert :

Le bouchon part, l'esprit petille ;

La Décence même y babille ,

Et par la Gaité, qui prend feu ,

Se laisse coudoyer un peu.

Chantons alors l'air qui nous inspire.

Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire ;

N'étouffons, n'étouffons que de rire.



MA DERNIÈRE CHANSON  
PEUT-ÊTRE.

FIN DE JANVIER 1814.

AIR : Eh quoi ! vous sommeillez encore (*de Fanchon*) ?

Je n'eus jamais d'indifférence  
Pour la gloire du nom français.  
L'étranger envahit la France,  
Et je maudis tous ses succès.  
Mais, bien que la douleur honore,  
Que servira d'avoir gémi ?  
Puisqu'ici nous rions encore,  
Autant de pris sur l'ennemi !

Quand plus d'un brave aujourd'hui tremble,  
Moi, poltron, je ne tremble pas.  
Heureux que Bacchus nous rassemble  
Pour trinquer à ce gai repas !  
Amis, c'est le dieu que j'implore ;  
Par lui mon cœur est affermi.

Buvons galement, buvons encore :  
Autant de pris sur l'ennemi !

Mes créanciers sont des corsaires  
Contre moi toujours soulevés.  
J'allais mettre ordre à mes affaires,  
Quand j'appris ce que vous savez.  
Gens que l'avarice dévore,  
Pour votre or soudain j'ai frémi.  
Prêtez-m'en donc, prêtez encore :  
Autant de pris sur l'ennemi !

Je possède jeune maîtresse,  
Qui va courir bien des dangers.  
Au fond je crois que la traitresse  
Desire un peu les étrangers.  
Certains excès que l'on déplore  
Ne l'épouvantent qu'à demi.  
Mais cette nuit me reste encore :  
Autant de pris sur l'ennemi !

Amis, s'il n'est plus d'espérance,  
Jurons, au risque du trépas,

Que pour l'ennemi de la France  
Nos voix ne résonneront pas.  
Mais il ne faut point qu'on ignore  
Qu'en chantant le cygne a fini.  
Toujours Français, chantons encore .  
Autant de pris sur l'ennemi!



## ÉLOGE DES CHAPONS.

AIR : Ah ! le bel oiseau, maman !

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
Oui, poulettes,  
Oui, coquettes,  
Pour ma part, moi, j'en réponds ;  
Bienheureux sont les chapons !

Exempts du tendre embarras  
Qui maigrit l'espèce humaine,  
Comme ils sont dodus et gras  
Ces bons citoyens du Maine !

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
Oui, poulettes,  
Oui, coquettes,  
Pour ma part, moi, j'en réponds ;  
Bienheureux sont les chapons !

Qui d'eux, troublé nuit et jour,  
Fut jaloux jusqu'à la rage?  
Leur faut-il contre l'amour  
Recourir au mariage?

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
Oui, poulettes,  
Oui, coquettes,  
Pour ma part, moi, j'en réponds;  
Bienheureux sont les chapons!

Plusieurs, pour la forme, ont pris  
Une compagne gentille:  
J'en sais qui sont bons maris,  
Qui même ont de la famille.

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
Oui, poulettes,  
Oui, coquettes,  
Pour ma part, moi, j'en réponds;  
Bienheureux sont les chapons!

Modérés dans leurs desirs,  
Jamais ces gens, que j'estime,

N'ont pour fruit de leurs plaisirs  
Les remords ou le régime.

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
Oui, poulettes,  
Oui, coquettes,  
Pour ma part, moi, j'en réponds;  
Bienheureux sont les chapons!

Or, messieurs, examinons  
Notre sort auprès des belles.  
Que de mal nous nous donnons  
Pour tromper des infidèles!

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
Oui, poulettes,  
Oui, coquettes,  
Pour ma part, moi, j'en réponds ;  
Bienheureux sont les chapons!

C'est mener un train d'enfer,  
Quelque agrément qu'on y trouve;  
D'ailleurs on n'est pas de fer,  
Et Dieu sait comme on le prouve.

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
Oui, poulettes,  
Oui, coquettes,  
Pour ma part, moi, j'en réponds;  
Bienheureux sont les chapons!

En dépit d'un faux honneur,  
Prenons donc un parti sage.  
Faisons tous notre bonheur:  
Allons, messieurs, du courage!

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
Oui, poulettes,  
Oui, coquettes,  
Pour ma part, moi, j'en réponds;  
Bienheureux sont les chapons!

Assez de monde concourt  
A propager notre espèce.  
Coupons, morbleu! coupons court  
Aux erreurs de la jeunesse.

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
Oui, poulettes,

Où, coquettes,  
Pour ma part, moi, j'en réponds;  
Bienheureux sont les chapons!



## LE BON FRANÇAIS.

MAI 1814.

## CHANSON

CHANTÉE DEVANT DES AIDES-DE-CAMP DE L'EMPEREUR ALEXANDRE.

AIR : J'ons un curé patriote.

J'aime qu'un Russe soit Russe,  
Et qu'un Anglais soit Anglais.  
Si l'on est Prussien en Prusse,  
En France soyons Français.  
Lorsqu'ici nos cœurs émus  
Comptent des Français de plus <sup>1</sup>,  
Mes amis, mes amis,  
Soyons de notre pays,  
Oui, soyons de notre pays.

Charles-Quint portait envie  
A ce roi plein de valeur <sup>2</sup>

<sup>1</sup> Il est nécessaire de rappeler que M. le comte d'Artois avait dit : « Il n'y a rien de changé en France ; il n'y a qu'un Français de plus. »

<sup>2</sup> François I<sup>er</sup>.

Qui s'écriait à Pavie :  
*Tout est perdu, fors l'honneur !*  
Consolons par ce mot-là  
Ceux que le nombre accabla.  
Mes amis, mes amis,  
Soyons de notre pays,  
Oui, soyons de notre pays.

Louis, dit-on, fut sensible<sup>1</sup>  
Aux malheurs de ces guerriers  
Dont l'hiver le plus terrible  
A seul flétri les lauriers.  
Près des lis qu'ils soutiendront,  
Ces lauriers reverdiront.  
Mes amis, mes amis,  
Soyons de notre pays,  
Oui, soyons de notre pays.

Enchaîné par la souffrance,  
Un roi fatal aux Anglais<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Les journaux du temps racontèrent que, sur une lettre du roi, l'empereur Alexandre avait promis de renvoyer en France tous les prisonniers faits sur nous dans la malheureuse campagne de Russie.

<sup>2</sup> Charles V, dit le Sage.

A jadis sauvé la France  
Sans sortir de son palais.  
On sait, quand il le faudra ,  
Sur qui Louis s'appuira \*.  
Mes amis, mes amis,  
Soyons de notre pays,  
Oui, soyons de notre pays.

Redoutons l'anglomanie ,  
Elle a déjà gâté tout.  
N'allons point en Germanie  
Chercher les règles du goût.  
N'empruntons à nos voisins  
Que leurs femmes et leurs vins.  
Mes amis, mes amis,  
Soyons de notre pays,  
Oui, soyons de notre pays.

Notre gloire est sans seconde :  
Français, où sont nos rivaux ?  
Nos plaisirs charment le monde,  
Éclairé par nos travaux.

\* Le roi avait dit à Saint-Ouen, aux maréchaux Masséus, Mortier, Lefèvre, Ney, etc., qu'il s'appuierait sur eux.

Qu'il nous vienne un gai refrain,  
Et voilà le monde en train!  
Mes amis, mes amis,  
Soyons de notre pays,  
Oui, soyons de notre pays.

En servant notre patrie,  
Où se fixent pour toujours  
Les plaisirs et l'industrie,  
Les beaux-arts et les amours,  
Aimons, Louis le permet,  
Tout ce qu'Henri-Quatre aimait.  
Mes amis, mes amis,  
Soyons de notre pays,  
Oui, soyons de notre pays.



## LA GRANDE ORGIE.

AIR : Vive le vin de Ramponneau !

Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne  
Par tonne.  
Que le vin pleuve dans Paris,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris.

Non, plus d'accès  
Aux procès ;  
Vidons, joyeux Français,  
Nos caves renommées.  
Qu'un censeur vain  
Croie en vain  
Fuir le pouvoir du vin,  
Et s'enivre aux fumées.

Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne

Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris.

Graves auteurs,  
Froids rhéteurs,  
Tristes prédicateurs,  
Endormeurs d'auditoires ;  
Gens à pamphlets,  
A couplets,  
Changez en gobelets  
Vos larges écritoirs.

Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne  
Par tonne.  
Que le vin pleuve dans Paris,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris.

Loin du fracas  
Des combats,  
Dans nos vins délicats

Mars a noyé ses foudres.  
Gardiens de nos  
Arsenaux,  
Cédez-nous les tonneaux  
Où vous mettiez vos poudres.

Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne  
Par tonne.  
Que le vin pleuve dans Paris ,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris.

Nous qui courons  
Les tendrons ,  
De Cythère enivrons  
Les colombes légères.  
Oiseaux chéris  
De Cypris ,  
Venez, malgré nos cris ,  
Boire au fond de nos verres.

Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne

Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris.

L'or a cent fois

Trop de poids.

Un essaim de grivois,  
Buvant à leurs mignonnes,  
Trouve au total  
Ce cristal  
Préférable au métal  
Dont on fait les couronnes.

Le vin charme tous les esprits :

Qu'on le donne

Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris.

Enfants charmants

De mamans

Qui des grands sentiments

Banniront la folie,  
Nos fils bien gros,  
Bien dispos,  
Naîtront parmi les pots,  
Le front taché de lie.

Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne  
Par tonne.  
Que le vin pleuve dans Paris,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris.

Fi d'un honneur  
Suborneur!  
Enfin du vrai bonheur  
Nous porterons les signes.  
Les rois boiront  
Tous en rond;  
Les lauriers serviront  
D'échalas à nos vignes.

Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne

Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris ,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris.

Raison , adieu !  
Qu'en ce lieu  
Succombant sous le dieu  
Objet de nos louanges ,  
Bien ou mal mis ,  
Tous amis ,  
Dans l'ivresse endormis ,  
Nous rêvions les vendanges !

Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne  
Par tonne.  
Que le vin pleuve dans Paris ,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris.



## LE JOUR DES MORTS.

Air: Mirliton.

(Les deux premiers vers de l'air sont doublés.)

Amis, entendez les cloches  
Qui par leurs sons gémissants  
Nous font de bruyants reproches  
Sur nos rires indécents.  
Il est des ames en peine,  
Dit le prêtre intéressé :  
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine;  
*Requiescant in pace !*

Qu'en ce jour la poésie  
Sème les tombeaux de fleurs;  
Qu'à nos yeux l'hypocrisie  
Les arrose de ses pleurs.  
Je chante au sort qui m'entraîne  
Sur les traces du passé :

C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine;

*Requiescant in pace!*

Méchants, redoutez les diables :

Mais qu'il soit un paradis

Pour les filles charitables,

Pour les buveurs francs amis;

Que saint Pierre aux gens sans haine

Ouvre d'un air empressé.

C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine;

*Requiescant in pace!*

Le souvenir de nos pères

Nous doit-il mettre en souci?

Ils ont ri de leurs misères;

Des nôtres rions aussi.

Lise n'est point inhumaine;

Mon flacon n'est point cassé.

C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine;

*Requiescant in pace!*

Je ne veux point qu'on me pleure,

Moi, le boute-en-train des fous.

Puissè-je, à ma dernière heure,  
Voir nos fils plus gais que nous!  
Qu'ils chantent à perdre haleine,  
Sur le bord du grand fossé :  
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine;  
*Requiescant in pace!*



## REQUÊTE

PRÉSENTÉE

PAR LES CHIENS DE QUALITÉ,

POUR OBTENIR QU'ON LEUR RENDE L'ENTRÉE LIBRE  
AU JARDIN DES-TUILERIES.

JUIN 1814.

AIR : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.

Puisque le tyran est à bas,  
Laissez-nous prendre nos ébats. } *bis.*

Aux maîtres des cérémonies  
Plaise ordonner que, dès demain,  
Entrent sans laisse aux Tuileries  
Les chiens du faubourg Saint-Germain.

Puisque le tyran est à bas,  
Laissez-nous prendre nos ébats.

Des chiens dont le pavé se couvre  
Distinguez-nous à nos colliers.  
On sent que les honneurs du Louvre  
Iraient mal à ces roturiers.

Puisque le tyran est à bas,  
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quoique toujours sous son empire  
L'usurpateur nous ait chassés,  
Nous avons laissé sans mot dire  
Aboyer tous les gens pressés.

Puisque le tyran est à bas,  
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quand sur son règne on prend des notes,  
Grace pour quelques chiens félons!  
Tel qui long-temps lécha ses bottes  
Lui mord aujourd'hui les talons.

Puisque le tyran est à bas,  
Laissez-nous prendre nos ébats.

# CHANSON

En attrapant mieux  
On a vu carlins et  
Caresser Allemand  
Couverts encor du

Puisque le tyran es  
Laissez-nous pren

Qu'importe que, s  
L'Anglais dise avo  
On nous rend le n  
Les chats reprenn

Puisque le tyran es  
Laissez-nous pren

Quand nos dames  
Les barbes et le ca  
Quand on refait d  
Remettez-nous in :

Puisque le tyran es  
Laissez-nous pren

Nous promettons, pour cette grace,  
Tous, hors quelques barbets honteux,  
De sauter pour les gens en place,  
De courir sur les malheureux.

Puisque le tyran est à bas,  
Laissez-nous prendre nos ébats.



## LA CENSURE.

## CHANSON

QUI COURUT MANUSCRITE AU MOIS D'AOUT 1814.

AIR : Qu'est-ce qu'ça m'fait à moi ?

Que, sous le joug des libraires,  
On livre encor nos auteurs  
Aux censeurs, aux inspecteurs,  
Rats-de-cave littéraires ;  
Riez-en avec moi.

Ah ! pour rire  
Et pour tout dire,  
Il n'est besoin, ma foi,  
D'un privilège du roi !

L'état ayant plus d'un membre  
Que la presse eût fait trembler,  
Qu'on ait craint son franc parler  
Dans la chambre et l'antichambre ;  
Riez-en avec moi.

Ah! pour rire  
Et pour tout dire,  
Il n'est besoin, ma foi,  
D'un privilège du roi!

Que cette chambre sensée  
Laisse avec soumission  
Sortir la procession  
Et renfermer la pensée;  
Riez-en avec moi.

Ah! pour rire  
Et pour tout dire,  
Il n'est besoin, ma foi,  
D'un privilège du roi.

Qu'un censeur bien tyrannique  
De l'esprit soit le geôlier,  
Et qu'avec son prisonnier  
Jamais il ne communique;  
Riez-en avec moi.

Ah! pour rire  
Et pour tout dire,  
Il n'est besoin, ma foi,  
D'un privilège du roi!

Quand déjà l'on n'y voit guère,  
Quand on a peine à marcher,  
En feignant de la moucher,  
Qu'on éteigne la lumière;  
Riez-en avec moi.

Ah! pour rire  
Et pour tout dire,  
Il n'est besoin, ma foi,  
D'un privilège du roi!

Qu'un ministre qui s'irrite  
Quand on lui fait la leçon  
Lise tout bas ma chanson,  
Qui lui parvient manuscrite;  
Riez-en avec moi.

Ah! pour rire  
Et pour tout dire,  
Il n'est besoin, ma foi,  
D'un privilège du roi!

**BEAUCOUP D'AMOUR.**

Musique de M. B. WILHEM.

Malgré la voix de la sagesse,  
Je voudrais amasser de l'or :  
Soudain aux pieds de ma maîtresse  
J'irais déposer mon trésor ;  
Adèle, à ton moindre caprice  
Je satisferais chaque jour.  
Non, non, je n'ai point d'avarice,  
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Pour immortaliser Adèle  
Si des chants m'étaient inspirés,  
Mes vers, où je ne peindrais qu'elle,  
A jamais seraient admirés.  
Puissent ainsi dans la mémoire  
Nos deux noms se graver un jour !  
Je n'ai point l'amour de la gloire,  
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Que la Providence m'élève  
Jusqu'au trône éclatant des rois ;  
Adèle embellira ce rêve :  
Je lui céderai tous mes droits.  
Pour être plus sûr de lui plaire,  
Je voudrais me voir une cour.  
D'ambition je n'en ai guère,  
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Mais quel vain desir m'importune ?  
Adèle comble tous mes vœux.  
L'éclat, le renom, la fortune,  
Moins que l'amour rendent heureux.  
A mon bonheur je puis donc croire,  
Et du sort braver le retour !  
Je n'ai ni bien, ni rang, ni gloire,  
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.



## LES BOXEURS, ou L'ANGLOMANE.

AOÛT 1814.

AIR : A coups d' pied , à coups d' poing.

Quoique leurs chapeaux soient bien laids ,  
*God dam !* moi j'aime les Anglais :  
Ils ont un si bon caractère !  
Comme ils sont polis ! et sur-tout  
Que leurs plaisirs sont de bon goût !  
Non , chez nous , point ,  
Point de ces coups de poing  
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Voilà des boxeurs à Paris :  
Courons vite ouvrir des paris ,  
Et même par-devant notaire.  
Ils doivent se battre un contre un ;  
Pour des Anglais c'est peu commun.  
Non , chez nous , point ,

Point de ces coups de poing  
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

En scène d'abord admirons  
La grace de ces deux lurons,  
Grace qui jamais ne s'altère.  
De la halle on dirait deux forts :  
Peut-être ce sont des milords.

Non, chez nous, point,  
Point de ces coups de poing  
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Cà, mesdames, qu'en pensez-vous ?  
C'est à vous de juger les coups.  
Quoi ! ce spectacle vous atterre ?  
Le sang jaillit... battez des mains.  
Dieux ! que les Anglais sont humains !

Non, chez nous, point,  
Point de ces coups de poing  
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Anglais ! il faut vous suivre en tout,  
Pour les lois, la mode, et le goût,

Même aussi pour l'art militaire.

Vos diplomates, vos chevaux,

N'ont pas épuisé nos bravos.

Non, chez nous, point,

Point de ces coups de poing

Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.



## LE TROISIÈME MARI.

CHANSON AVEC ACCOMPAGNEMENT DE GESTES.

Air: Ah! ah! qu'elle est bien!

Malheureuse avec deux maris,  
Au troisième enfin je commande.  
Jean est grondeur, mais je m'en ris;  
Il est tout petit, je suis grande.  
Sitôt qu'il fait un peu de bruit,  
Je lui mets son bonnet de nuit.

Vli, vlan, taisez-vous,  
Lui dis-je, ou que je vous entende...  
Vli, vlan, taisez-vous...  
Je me venge de deux époux.

Six mois après des noces si doux,  
Et les affaires arrangées,  
J'en eus deux filles, qu'entre nous  
De trois mois l'on dit plus âgées.

Au baptême Jean fit du train,  
Car Léandre était le parrain.  
Vli, vlan, taisez-vous,  
Jean, vous n'aurez point de dragées.  
Vli, vlan, taisez-vous;  
Je me venge de deux époux.

Léandre me fait lui prêter  
De l'argent, qu'il rend Dieu sait comme!  
Jean, qui travaille et sait compter,  
S'aperçoit qu'on touche à sa somme.  
Hier il dit qu'on l'a volé;  
Moi, du trésor je prends la clé.  
Vli, vlan, taisez-vous;  
Plus d'argent pour vous, petit homme!  
Vli, vlan, taisez-vous;  
Je me venge de deux époux.

Léandre un soir était chez moi :  
A neuf heures mon mari frappe.  
Je n'ouvris point, l'on sait pourquoi  
Mais à minuit Léandre échappe.  
Il gelait, et Jean morfondu

A la porte avait attendu.

Vli, vlan, taisez-vous :

Quoi ! monsieur croit-il qu'on l'attrape ?

Vli, vlan, taisez-vous ;

Je me venge de deux époux.

Mais à mon tour je le surpris

Avec la vieille Pétronille.

D'un doigt de vin il était gris ;

Il la trouvait fraîche et gentille.

Sur ses deux pieds il se dressait,

Et le menton lui caressait.

Vli, vlan, taisez-vous ;

Vous sentez le vin et la fille :

Vli, vlan, taisez-vous ;

Je me venge de deux époux.

Jean peut briller entre deux draps ,

Malgré sa chétive apparence ;

Léandre fait plus d'embarras ,

Mais a beaucoup moins de vaillance.

Lorsque Jean veut se reposer,

S'il me plaît encor d'en user,

Vli, vli, taisez-vous ;  
Et vite que l'on recommence :  
Vli, vli, taisez-vous ;  
Je me venge de deux époux.



## VIEUX HABITS! VIEUX GALONS!

OU

### RÉFLEXIONS MORALES ET POLITIQUES

D'UN MARCHAND D'HABITS DE LA CAPITALE.

NOVEMBRE 1814.

AIR : Vaudeville des Deux Edmond.

Tout marchands d'habits que nous sommes ,  
Messieurs, nous observons les hommes :  
D'un bout du monde à l'autre bout  
L'habit fait tout.

Dans les changements qui surviennent,  
Les dépouilles nous appartiennent :  
Toujours en grand nous calculons.  
Vieux habits! vieux galons!

Parfois en lisant la gazette,  
Comme tant d'autres, je regrette

Mit au nombre de ses larcins  
L'habit des saints ,  
Au nez de plus d'un philosophe  
Je vais en revendre l'étoffe :  
De piété nous redoublons.  
Vieux habits ! vieux galons !

Long-temps vantés dans chaque ouvrage ,  
Des grands , qu'aujourd'hui l'on outrage ,  
Portent au fond de leurs manoirs  
Des habits noirs.

Mais , grace à nous , vont reparaître  
Ces manteaux qu'eux-mêmes peut-être  
Trouvaient bien pesants et bien longs.  
Vieux habits ! vieux galons !

De m'enrichir j'ai l'assurance :  
L'on fêtera toujours en France ,  
En ville , au théâtre , à la cour ,  
L'habit du jour.  
Gens vêtus d'or et d'écarlate ,  
Pendant un mois chacun vous flatte ;  
Puis à vos portes nous allons.  
Vieux habits ! vieux galons !



## LE NOUVEAU DIOGENE.

AVRIL 1815.

AIR: Bon voyage, cher Duunollet.

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je roule mon tonneau.

Dans l'eau, dit-on, tu puisas ta rudesse ;  
Je n'en bois pas, et, censeur plus joyeux,  
En moins d'un mois, pour loger ma sagesse,  
J'ai mis à sec un tonneau de vin vieux.

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je roule mon tonneau.

Où je suis bien, aisément je séjourne;  
Mais comme nous les dieux sont inconstants :  
Dans mon tonneau, sur ce globe qui tourne,  
Je tourne avec la fortune et le temps.

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je ris et bois sans gêne.  
Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je roule mon tonneau.

Pour les partis dont cent fois j'osai rire  
Ne pouvant être un utile soutien,  
Devant ma tonne on ne viendra pas dire :  
Pour qui tiens-tu, toi qui ne tiens à rien?

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je roule mon tonneau.

J'aime à fronder les préjugés gothiques  
Et les cordons de toutes les couleurs;  
Mais, étrangère aux excès politiques,  
Ma *Liberté* n'a qu'un chapeau de fleurs.

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je ris et bois sans gêne.  
Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je roule mon tonneau.

Qu'en un congrès, se partageant le monde,  
Des potentats soient trompeurs ou trompés,  
Je ne vais point demander à la ronde  
Si de ma tonne ils se sont occupés;

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je roule mon tonneau.

N'ignorant pas où conduit la satire,  
Je fuis des cours le pompeux appareil :  
Des vains honneurs trop enclin à médire,  
Auprès des rois je crains pour mon soleil.

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je roule mon tonneau.

Lanterne en main, dans l'Athènes moderne  
Chercher un homme est un dessein fort beau :  
Mais quand le soir voit briller ma lanterne,  
C'est qu'aux amours elle sert de flambeau.

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je roule mon tonneau.

Exempt d'impôt, déserteur de phalange,  
Je suis pourtant assez bon citoyen :  
Si les tonneaux manquaient pour la vendange,  
Sans murmurer je prêterais le mien.

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je ris et bois sans gêne.  
Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je roule mon tonneau.



## LE MAITRE D'ÉCOLE.

AIR : Pan , pan , pan.

Ah ! le mauvais garnement !  
Sans respect il sort des bornes.  
Je n'ai dormi qu'un moment ,  
Et voilà son rudiment.  
Zon , zon , zon , zon , zon , zon , zon !  
Le coquin m'en fait des cornes.  
Zon , zon , zon , zon , zon , zon , zon !  
Le fouet , petit polisson !

Il a fait pis que cela  
Pour m'échauffer les oreilles :  
L'autre jour il me vola  
Du vin que je cachais là.  
Zon , zon , zon , zon , zon , zon , zon !  
Il m'en a bu deux bouteilles !

Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!  
Le fouet, petit polisson!

Chez elle, quand le matin  
Ma femme est à sa toilette,  
Je sais que le libertin  
Quitte écriture et latin.  
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!  
Par la serrure il la guette.  
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!  
Le fouet, petit polisson!

A ma fille il fait l'amour,  
Et joue avec la friponne.  
Je l'ai surpris l'autre jour,  
Maitre d'école à son tour.  
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!  
Rendant ce que je lui donne.  
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!  
Le fouet, petit polisson!

De le frapper je suis las;  
Mais dans ses dents monsieur gronde.

Dieu! ne prononce-t-il pas  
Le mot de c... tout bas?  
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!  
Il n'est plus d'enfants au monde.  
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!  
Le fouet, petit polisson!



## LE CÉLIBATAIRE.

### CHANSON DE NOCE

CHANTÉE AU MARIAGE DE MON AMI B. WILHEM.

AIR: Eh! le cœur à la danse.

Du célibat fidèle appui,  
 Je vois avec colère  
 L'Amour essuyer aujourd'hui  
 Les larmes de son frère.  
 Graces, talents, et vertus,  
 Ont droit à mille tributs.  
 Mais un célibataire  
 Ne peut chanter des nœuds si doux :  
 On n'aura rien à faire  
 Chez de pareils époux.

Monsieur prend femme, c'est fort bien,  
 Il la prend jeune et belle :  
 Mais, comptant ses amis pour rien,  
 Monsieur la prend fidèle.

Il faudra dans cinquante ans  
Célébrer leurs feux constants.  
Non, tout célibataire  
Ne peut chanter des nœuds si doux :  
On n'aura rien à faire  
Chez de pareils époux.

Morbleu! qui n'aurait de l'humeur  
En pensant que madame  
De monsieur fera le bonheur,  
Bien qu'elle soit sa femme?  
Jours de paix et nuits d'amour;  
Le diable y perdra son tour.  
Non, tout célibataire  
Ne peut chanter des nœuds si doux :  
On n'aura rien à faire  
Chez de pareils époux.

Encor si l'Amour avait pris  
Une dîme en cachette!  
Mais le plus heureux des maris,  
En quittant sa couchette,  
Demain se pavanera,  
Et les mains se frottera...

Non, tout célibataire  
Ne peut chanter des nœuds si doux :  
On n'aura rien à faire  
Chez de pareils époux.



## TRINQUONS.

AIR : La Catacoua.

Trinquer est un plaisir fort sage  
Qu'aujourd'hui l'on traite d'abus.  
Quand du mépris d'un tel usage  
Les gens du monde sont imbus,  
De le suivre, amis, faisons gloire,  
Riant de qui peut s'en moquer ;  
Et pour choquer,  
Nous provoquer,  
Le verre en main, en rond nous attaquer,  
D'abord nous trinquerons pour boire,  
Et puis nous boirons pour trinquer.

A table croyez que nos pères  
N'enviaient point le sort des rois ,  
Et qu'au fragile éclat des verres  
Ils le comparaient quelquefois.  
A voix pleine ils chantaient Grégoire ,

Docteur que l'on peut expliquer;  
Et pour choquer,  
Se provoquer,  
Le verre en main, tous en rond s'attaquer,  
Nos bons aïeux trinquaient pour boire,  
Et puis ils buvaient pour trinquer.

L'Amour alors près de nos mères,  
Faisant chœur, battant des mains,  
Rapprochait les cœurs et les verres,  
Enivrait avec tous les vins.  
Aussi n'a-t-on pas la mémoire  
Qu'une belle ait voulu manquer,  
Pour bien choquer,  
A provoquer,  
Le verre en main, chacun à l'attaquer :  
D'abord elle trinquait pour boire,  
Puis elle buvait pour trinquer.

Qu'on boive aux maîtres de la terre,  
Qui n'en boivent pas plus gaiement;  
Je veux, libre par caractère,  
Boire à mes amis seulement.  
Malheur à ceux dont l'humeur noire

S'obstine à ne point remarquer  
Que pour choquer,  
Se provoquer,  
Le verre en main, tous en rond s'attaquer,  
L'amitié, qui trinque pour boire,  
Boit bien plus encor pour trinquer!



PRIÈRE D'UN ÉPICURIEN.

COUPLET ÉCRIT AUX CATACOMBES LE JOUR OU S'Y RENDIRENT  
LES MEMBRES DU CAVEAU.

AIR: Ce magistrat irréprochable.

Du champ que ton pouvoir féconde,  
Vois la Mort trancher les épis;  
Amour, réparateur du monde,  
Réveille les cœurs assoupis.  
A l'horreur qui nous environne  
Oppose le besoin d'aimer;  
Et si la Mort toujours moissonne,  
Ne te lasse pas de semer.



## LES INFIDÉLITÉS DE LISETTE.

AIR : Ermite, bon Ermite.

Lisette, dont l'empire  
S'étend jusqu'à mon vin,  
J'éprouve le martyre  
D'en demander en vain.  
Pour souffrir qu'à mon âge  
Les coups me soient comptés,  
Ai-je compté, volage,  
Tes infidélités?

Lisette, ma Lisette,  
Tu m'as trompé toujours :  
Mais vive la grisette!  
Je veux, Lisette,  
Boire à nos amours.

Lindor, par son audace,  
Met ta ruse en défaut;

Il te parle à voix basse,  
Il soupire tout haut.  
Du tendre espoir qu'il fonde  
Il m'instruisit d'abord.  
De peur que je n'en gronde,  
Verse au moins jusqu'au bord.

Lisette, ma Lisette,  
Tu m'as trompé toujours :  
Mais vive la grisette!  
Je veux, Lisette,  
Boire à nos amours.

Avec l'heureux Clitandre  
Lorsque je te surpris,  
Vous comptiez d'un air tendre  
Les baisers qu'il t'a pris.  
Ton humeur peu sévère  
En comptant les doubla;  
Remplis encor mon verre  
Pour tous ces baisers-là.

Lisette, ma Lisette,  
Tu m'as trompé toujours :

Mais vive la grisette!

Je veux, Lisette,  
Boire à nos amours.

Mondor, qui toujours donne

Et rubans et bijoux,  
Devant moi te chiffonne  
Sans te mettre en courroux.  
J'ai vu sa main hardie  
S'égarer sur ton sein ;  
Verse jusqu'à la lie  
Pour un si grand larcin.

Lisette, ma Lisette,

Tu m'as trompé toujours :

Mais vive la grisette!

Je veux, Lisette,  
Boire à nos amours.

Certain soir je pénètre

Dans ta chambre, et sans bruit

Je vois par la fenêtre

Un voleur qui s'enfuit.

Je l'avais, dès la veille,

Fait fuir de ton boudoir.  
Ah! qu'une autre bouteille  
M'empêche de tout voir!

Lisette, ma Lisette,  
Tu m'as trompé toujours :  
Mais vive la grisette!  
Je veux, Lisette,  
Boire à nos amours.

Tous, comblés de tes graces,  
Mes amis sont les tiens,  
Et ceux dont tu te lasses,  
C'est moi qui les soutiens.  
Qu'avec ceux-là, traitresse,  
Le vin me soit permis :  
Sois toujours ma maîtresse,  
Et gardons nos amis.

Lisette, ma Lisette,  
Tu m'as trompé toujours :  
Mais vive la grisette!  
Je veux, Lisette,  
Boire à nos amours.



## LA CHATTE.

AIR : La petite Cendrillon.

Tu réveilles ta mattresse,  
Minette, par tes longs cris.  
Est-ce la faim qui te presse?  
Entends-tu quelque souris?  
Tu veux fuir de ma chambrette,  
Pour courir je ne sais où.  
Mia-mia-ou! que veut minette?  
Mia-mia-ou! c'est un matou.

Pour toi je ne puis rien faire ;  
Cesse de me caresser.  
Sur ton mal l'amour m'éclaire :  
J'ai quinze ans, j'y dois penser.  
Je gémis d'être seulette  
En prison sous le verrou.

Mia-mia-ou ! que veut minette ?

Mia-mia-ou ! c'est un matou.

Si ton ardeur est extrême,

Même ardeur vient me brûler ;

J'ai certain voisin que j'aime,

Et que je n'ose appeler.

Mais pourquoi, sur ma couchette,

Rêver à ce jeune fou ?

Mia-mia-ou ! que veut minette ?

Mia-mia-ou ! c'est un matou.

C'est toi, chatte libertine,

Qui mets le trouble en mon sein.

Dans la mansarde voisine

Du moins réveille Valsain.

C'est peu qu'il presse en cachette

Et ma main et mon genou.

Mia-mia-ou ! que veut minette ?

Mia-mia-ou ! c'est un matou.

Mais je vois Valsain paraître !

Par les toits il vient ici.

Vite, ouvrons-lui la fenêtre :  
Toi, minette, passe aussi.  
Lorsqu'enfin mon cœur se prête  
Aux larcins de ce filou,  
Mia-mia-ou ! que ma minette,  
Mia-mia-ou ! trouve un matou.



## ADIEUX DE MARIE STUART.

Musique de M. B. WILHEM.

Adieu, charmant pays de France,  
Que je dois tant chérir!  
Berceau de mon heureuse enfance,  
Adieu! te quitter c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,  
Et d'où je crois me voir bannir,  
Entends les adieux de Marie,  
France, et garde son souvenir.  
Le vent souffle, on quitte la plage;  
Et, peu touché de mes sanglots,  
Dieu, pour me rendre à ton rivage,  
Dieu n'a point soulevé les flots!

Adieu, charmant pays de France,  
Que je dois tant chérir!  
Berceau de mon heureuse enfance,  
Adieu! te quitter c'est mourir.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime  
Je ceignis les lis éclatants,  
Il applaudit au rang suprême  
Moins qu'aux charmes de mon printemps.  
En vain la grandeur souveraine  
M'attend chez le sombre Écossais ;  
Je n'ai désiré d'être reine  
Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France,  
Que je dois tant chérir !  
Berceau de mon heureuse enfance,  
Adieu ! te quitter c'est mourir.

L'amour, la gloire, le génie,  
Ont trop enivré mes beaux jours ;  
Dans l'inculte Calédonie  
De mon sort va changer le cours.  
Hélas ! un présage terrible  
Doit livrer mon cœur à l'effroi :  
J'ai cru voir, dans un songe horrible,  
Un échafaud dressé pour moi.

Adieu, charmant pays de France,  
Que je dois tant chérir !

Berceau de mon heureuse enfance,  
Adieu! te quitter c'est mourir.

France, du milieu des alarmes,  
La noble fille des Stuarts,  
Comme en ce jour qui voit ses larmes,  
Vers toi tournera ses regards.  
Mais, Dieu! le vaisseau trop rapide  
Déjà vogue sous d'autres cieux;  
Et la nuit, dans son voile humide,  
Dérobe tes bords à mes yeux!

Adieu, charmant pays de France,  
Que je dois tant chérir!  
Berceau de mon heureuse enfance,  
Adieu! te quitter c'est mourir.



## LES PARQUES.

AIR: Elle aime à rire, elle aime à boire.

Sages et fous, gueux et monarques,  
Apprenez un fait tout nouveau :  
Bacchus a vidé son caveau  
Pour remplir la coupe des Parques.  
C'est afin de plaire aux Amours,  
Qui chantaient d'une voix sonore :  
Que tout mortel ajoute encore  
Des jours heureux à ses beaux jours!

Du monde éternelle ennemie,  
Atropos, au fatal ciseau,  
Buvant à longs traits et sans eau,  
Sur la table tombe endormie;  
Mais ses deux sœurs filent toujours,  
Souriant à qui les implore.

Que tout mortel ajoute encore  
Des jours heureux à ses beaux jours!

Lachésis, remplissant sa tasse,  
S'écrie : Atropos dort enfin!  
Mais trop sec, hélas! et trop fin,  
Je crains que mon fil ne se casse.  
Pour le tremper ayons recours  
A ce nectar qui me restaure.  
Que tout mortel ajoute encore  
Des jours heureux à ses beaux jours!

Garnissant sa quenouille immense,  
Clotho lui dit : Oui, travaillons;  
De vin arrosons les sillons  
Où de mon lin croît la semence.  
Cette rosée aura toujours  
Le pouvoir de la faire éclore.  
Que tout mortel ajoute encore  
Des jours heureux à ses beaux jours!

Quand ces Parques, vidant bouteille,  
Filent nos jours sans nul souci,

Nous qui buvons gaiement ici,  
Craignons qu'Atropos ne s'éveille.  
Qu'elle dorme au gré des Amours,  
Et répétons à chaque aurore :  
Que tout mortel ajoute encore  
Des jours heureux à ses beaux jours!



## LA BOUTEILLE VOLÉE.

Ara : La fête des bonnes gens.

Sans bruit, dans ma retraite,  
Hier l'Amour pénétra,  
Courut à ma cachette,  
Et de mon vin s'empara.  
Depuis lors ma voix sommeille;  
Adieu tous mes joyeux sons.  
Amour, rends-moi ma bouteille,  
Ma bouteille et mes chansons.

Iris, dame et coquette,  
A ce larcin l'a poussé.  
Je n'ai plus la recette,  
Qui soulage un cœur blessé.  
C'est pour gémir que je veille,  
En proie aux jaloux soupçons.

Amour, rends-moi ma bouteille,  
Ma bouteille et mes chansons.

Épicurien aimable,  
A verser frais m'invitant;  
Un vieil ami de table  
Me tend son verre en chantant;  
Un autre vient à l'oreille  
Me demander des leçons.  
Amour, rends-moi ma bouteille,  
Ma bouteille et mes chansons.

Tant qu'Iris eut contre elle  
Ce bon vin si regretté,  
Grisette folle et belle  
Tenait mon cœur en gâté.  
Lison n'a point sa pareille  
Pour vivre avec des garçons.  
Amour, rends-moi ma bouteille,  
Ma bouteille et mes chansons.

Mais le filou se livre:  
Joyeux, il vient à ma voix ;

De mon vin il est ivre,  
Et n'en a bu que deux doigts.  
Qu'Iris soit une merveille,  
Je me ris de ses façons :  
Amour me rend ma bouteille,  
Ma bouteille et mes chansons.



## BOUQUET

A UNE DAME AGÉE DE SOIXANTE-DIX ANS , LE JOUR  
DE SAINTE-MARGUERITE.

AIR : La Catacoua.

Laissons la musique nouvelle;  
Notre amie est du bon vieux temps.  
Sur un air aussi simple qu'elle  
Chantons des couplets bien chantants.  
L'esprit du jour a son mérite,  
Mais c'est surtout lui que je crains :  
Ses traits si fins  
Me semblent vains ,  
Pour les entendre il faudrait des devins.  
Amis , chantons à Marguerite  
De vieux airs et de gais refrains.

Elle a chanté dans sa jeunesse  
Ces couplets comme on n'en fait plus ,  
Où Favart peignait la tendresse ,

Où Panard frondait les abus.  
Contre l'humeur qui nous irrite,  
Quels antidotes souverains!

Leurs vers badins,  
Francs et malins,

Aux moins joyeux faisaient battre des mains.

Ah! rappelons à Marguerite  
Leurs vieux airs et leurs gais refrains.

C'est un charme que la mémoire :  
On se répète jeune ou vieux.  
Les refrains forment notre histoire;  
Il faut tâcher qu'ils soient joyeux.  
Amusons le temps qui trop vite  
Entraîne les pauvres humains;

Et les destins

Sur nos festins

Faisant briller des jours longs et sereins,  
Que dans trente ans pour Marguerite  
Nos couplets soient de gais refrains!

A table alors venant nous rendre,  
Tous, le front ridé par les ans,  
Dans une accolade bien tendre

Nous mêlerons nos cheveux blancs.  
Les souvenirs naîtront bien vite ;  
Nos cœurs émus en seront pleins.  
Moments divins !  
Les noirs chagrins  
Fuyant au bruit des transports les plus saints ,  
Sur les cent ans de Marguerite  
Nous chanterons de gais refrains !



## L'HOMME RANGÉ.

AIR : Eh ! lon lon la , landerirette.

Maint vieux parent me répète  
Que je mange ce que j'ai.  
Je veux à cette sornette  
Répondre en homme rangé :  
    Quand on n'a rien ,  
    Landerirette ,  
On ne saurait manger son bien.

Faut-il que je m'inquiète  
Pour quelques frais superflus ?  
Si ma conscience est nette ,  
Ma bourse l'est encor plus.  
    Quand on n'a rien ,  
    Landerirette ,  
On ne saurait manger son bien.

Un gourmand dans son assiette  
Fond le bien de ses aïeux ;

Mon hôte à crédit me traite;  
J'ai bonne chère et vin vieux.  
Quand on n'a rien,  
Landerirette,  
On ne saurait manger son bien.

Que Dorval, à la roulette,  
A tout son or dise adieu :  
J'y jourais bien en cachette;  
Mais il faudrait mettre au jeu...  
Quand on n'a rien,  
Landerirette,  
On ne saurait manger son bien.

Mondor, pour une coquette,  
Se ruine en dons coûteux;  
C'est pour rien que ma Lisette  
Me trompe et me rend heureux.  
Quand on n'a rien,  
Landerirette,  
On ne saurait manger son bien.



## BON VIN ET FILLETTE.

Air : Ma tante Turlurette.

L'Amour, l'amitié, le vin,  
Vont égayer ce festin;  
Nargue de toute étiquette!  
Turlurette,  
Turlurette,  
Bon vin et fillette!

L'Amour nous fait la leçon :  
Partout ce dieu sans façon  
Prend la nappe pour serviette.  
Turlurette,  
Turlurette,  
Bon vin et fillette!

Que dans l'or mangent les grands,  
Il ne faut à deux amants  
Qu'un seul verre, qu'une assiette.

Turlurette,  
Turlurette,  
Bon vin et fillette!

Sur un trône est-on heureux?  
On ne peut s'y placer deux :  
Mais vivent table et couchette!

Turlurette,  
Turlurette,  
Bon vin et fillette!

Si Pauvreté qui nous suit  
A des trous à son habit,  
De fleurs orçons sa toilette.

Turlurette,  
Turlurette,  
Bon vin et fillette!

Mais que dis-je? Ah! dans ce cas,  
Mettons plutôt habit bas;  
Lise en paraîtra mieux faite.

Turlurette,  
Turlurette,  
Bon vin et fillette!



## LE VOISIN.

AIR : Eh ! qu'est-ce que ça m' fait à moi ?

Je veux, voisin et voisine,  
Quitter le ton libertin ;  
J'ai pour oncle un sacristain,  
Et pour sœur une béguine.  
Mais le diable est bien fin ;  
Qu'en dites-vous, ma voisine ?  
Mais le diable est bien fin ;  
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Paul, docteur en médecine,  
Craint pour le fil de nos jours,  
Que le vin et les amours  
N'usent trop tôt la bobine :  
Eh ! fi du médecin ;  
Qu'en dites-vous, ma voisine ?  
Eh ! fi du médecin ;  
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

L'embonpoint de Joséphine  
Fait demander ce que c'est ;  
Moi, je crois que son corset  
Lui rend la taille moins fine.  
C'est l'effet du basin ;  
Qu'en dites-vous, ma voisine ?  
C'est l'effet du basin ;  
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Mademoiselle Justine  
Met au monde un gros poupon :  
L'un dit que c'est un dragon ,  
L'autre un soldat de marine.  
Je le crois fantassin ;  
Qu'en dites-vous, ma voisine ?  
Je le crois fantassin ;  
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Depuis peu chez ma cousine ,  
Qui jeûnait en carnaval ,  
Je vois certain cardinal ,  
Et trouve bonne cuisine :  
Serait-il mon cousin ?  
Qu'en dites-vous, ma voisine ?

Serait-il mon cousin ?  
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Une actrice qu'on devine  
Veut, pour plaire à dix rivaux,  
Inventer des coups nouveaux  
Au doux jeu qui les ruine :  
C'est un fort beau dessein ;  
Qu'en dites-vous, ma voisine ?  
C'est un fort beau dessein ;  
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Faut-il qu'une affreuse épine  
Se mêle aux fleurs de Cypris !  
Pour ce poison de Paris  
Que n'est-il une vaccine !  
Cela serait divin ;  
Qu'en dites-vous, ma voisine ?  
Cela serait divin ;  
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

D'aucun mal, je l'imagine,  
Notre quartier n'est frappé.

Là point de mari trompé,

Point de femme libertine.

C'est un quartier fort sain ;

Qu'en dites-vous , ma voisine ?

C'est un quartier fort sain ;

Qu'en dites-vous , mon voisin ?



## LE CARILLONNEUR.

A12 : Mon système est d'aimer le bon vin.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.

Ah! que j'aime

A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Les décès m'ont assez fait connaître ;

Préludons sur un ton plus heureux.

D'un vieillard l'héritier vient de naître.

Sonnons fort: c'est un fait scandaleux.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.

Ah! que j'aime

A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

La maman est gaillarde et jolie:  
Mais l'époux est triste et catarrheux;  
Sur son compte il sait ce qu'on publié.  
Son nons fort: il n'est pas généreux.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.  
Ah! que j'aime  
A sonner un baptême!  
Aux maris j'en demande pardon.  
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

De l'enfant quel peut être le père?  
N'est-ce pas mon voisin le banquier?  
Les cadeaux mènent vite une affaire.  
Son nons fort: il est gros marguillier.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.  
Ah! que j'aime  
A sonner un baptême!  
Aux maris j'en demande pardon.  
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Si j'osais, je dirais que le maire  
S'est créé ce petit échevin;

Je l'ai vu chiffonner la commère.  
Son nons fort : je boirai de son vin.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don,  
Ah! que j'aime  
A sonner un baptême!  
Aux maris j'en demande pardon.  
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Je crois bien que notre grand vicaire  
Aura mis le doigt au bénitier.  
Depuis peu ma fille a su lui plaire.  
Son nons fort, pour l'honneur du métier.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.  
Ah! que j'aime  
A sonner un baptême!  
Aux maris j'en demande pardon.  
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Notre gouverneur a, je le pense,  
Prélevé des droits sur ce terrain;  
Dans l'église il vient donner quittance.  
Son nons fort : monseigneur est parrain.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.

Ah! que j'aime

A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Plus facile à nommer que ton père,

Cher enfant, quel bonheur infini!

Je suis sûr de te voir plus d'un frère.

Sonnons fort: et que Dieu soit béni!

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.

Ah! que j'aime

A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.



## LA VIEILLESSE.

## A MES AMIS.

Aia de la Pipe de tabac.

Nous verrons le temps qui nous presse  
Semer les rides sur nos fronts ;  
Quoi qu'il nous reste de jeunesse,  
Oui, mes amis, nous vieillirons.  
Mais à chaque pas voir renaitre  
Plus de fleurs qu'on n'en peut cueillir ;  
Faire un doux emploi de son être,  
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

• En vain nous égayons la vie •  
Par le champagne et les chansons ;  
A table, où le cœur nous convie,  
On nous dit que nous vieillissons.  
Mais jusqu'à sa dernière aurore  
En buvant frais s'épanouir,  
Même en tremblant chanter encore,  
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Brûlons-nous pour une coquette  
Un encens d'abord accueilli,  
Bientôt peut-être elle répète  
Que nous n'avons que trop vieilli.  
Mais vivre en tout d'économie,  
Moins prodiguer et mieux jouir,  
D'une amante faire une amie,  
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Si long-temps que l'on entretienne  
Le cours heureux des passions,  
Puisqu'il faut qu'enfin l'âge vienne,  
Qu'ensemble au moins nous vieillissions.  
Chasser du coin qui nous rassemble  
Les maux prêts à nous assaillir,  
Arriver au but tous ensemble,  
Mes amis, ce n'est pas vieillir.



## LES BILLETS D'ENTERREMENT.

## CHANSON DE NOCE.

AIR : C'est un lamla, landerirette.

Notre alégresse est trop vive ;  
Amis , pendant nos ébats ,  
Sachez qu'un joli convive  
Sent approcher son trépas.  
Faut-il qu'à la fleur de l'âge  
Il ait ce pressentiment !  
Tous nos billets de mariage  
Sont des billets d'enterrement.

Il sait que l'Amour le guette  
Pour se venger aujourd'hui  
D'une querelle secrète  
Qu'il eut vingt fois avec lui :  
Rien que d'y penser je gage  
Qu'il meurt presque en ce moment.



## LA DOUBLE CHASSE.

AIR : Tonton , tontaine , tonton.

Allons , chasseur , vite en campagne;  
Du cor n'entends-tu pas le son ?  
Tonton , tonton , tontaine , tonton.  
Pars , et qu'auprès de ta compagne  
L'Amour chasse dans ta maison.  
Tonton , tontaine , tonton.

Avec nombreuse compagnie,  
Chasseur , tu parcoures le canton.  
Tonton , tonton , tontaine , tonton.  
Auprès de ta femme jolie  
Combien de braconniers voit-on !  
Tonton , tontaine , tonton.

Du cerf prêt à forcer l'enceinte,  
Chasseur , tu fais le fanfaron.  
Tonton , tonton , tontaine , tonton.

Auprès de ta femme, sans crainte,  
Se glisse un chasseur franc luron.  
Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, par ta meute surprise,  
La bête pleure; on lui répond :  
Tonton, tonton, tontaine, tonton.  
Ta femme, aux abois déjà mise,  
Sourit aux efforts du fripon.  
Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, un seul coup de ton arme  
Met bas le cerf sur le gazon.  
Tonton, tonton, tontaine, tonton.  
L'amant, pour ta moitié qu'il charme,  
Use de la poudre à foison.  
Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, tu rapportes la bête,  
Et de ton cor enfles le son.  
Tonton, tonton, tontaine, tonton.  
L'amant quitte alors sa conquête,  
Et le cerf entre à la maison.  
Tonton, tontaine, tonton.



## LES PETITS COUPS.

AIR : Tout ça passe en même temps.

Maîtres de tous nos desirs,  
Régions-les sans les contraindre :  
Plus l'excès nuit aux plaisirs,  
Amis, plus nous devons le craindre.  
Autour d'une petite table,  
Dans ce petit coin fait pour nous,  
Du vin vieux d'un hôte aimable  
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Pour éviter bien des maux,  
Veut-on suivre ma recette,  
Que l'on nage entre deux eaux,  
Et qu'entre deux vins l'on se mette.  
Le bonheur tient au savoir-vivre :  
De l'abus naissent les dégoûts ;

Trop à-la-fois nous enivre;  
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Loin d'en murmurer en vain,  
Égayons notre indigence :  
Il suffit d'un doigt de vin  
Pour reconforter l'espérance.  
Et vous, que flatte un sort prospère,  
Pour en jouir, modérez-vous;  
Car, même dans un grand verre,  
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Philis, quel est ton effroi ?  
La leçon te déplaît-elle ?  
Les petits coups, selon toi,  
Sentent le buveur qui chancelle.  
Quel que soit le desir qui perce  
Dans tes yeux, vifs comme tes goûts,  
Du filtre qu'Amour te verse  
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Oui, de repas en repas,  
Pour atteindre à la vieillesse,

Ne nous incommodons pas ,  
Et soyons fous avec sagesse.  
Amis , le bon vin que le nôtre !  
Et la santé , quel bien pour tous !  
Pour ménager l'un et l'autre ,  
Il faut boire (*ter*) à petits coups.



## ÉLOGE DE LA RICHESSE.

AIR du vaudeville d'Arlequin cruello.

La richesse, que des frondeurs  
Dédaignent, et pour cause,  
Quand elle vient sans les grandeurs,  
Est bonne à quelque chose.  
Loin de les rendre à ton Crésus,  
Va boire avec ses cent écus,  
Savetier, mon compère.  
Pour moi, qu'il m'arrive un trésor;  
Que dans mes mains pleuve de l'or,  
De l'or,  
De l'or,  
Et j'en fais mon affaire!

Je souris à la pauvreté,  
Et j'ignore l'envie:  
Pourquoi perdrai-je ma gaité  
Dans une douce vie?

Maison, jardin, livres, tableaux,  
Large voiture et bons chevaux,  
Pourraient-ils me déplaire ?  
Quand mes vœux prendraient plus d'essor,  
Que dans mes mains pleuve de l'or,  
De l'or,  
De l'or,  
Et j'en fais mon affaire!

Bonjour, Mondor, riche voisin.  
Ta mattresse est jolie;  
Son œil est noir, son esprit fin,  
Et sa taille accomplie.  
J'atteste sa fidélité;  
Mais que peut contre sa fierté  
L'amour d'un pauvre hère ?  
Pour te l'enlever, cher Mondor,  
Que dans mes mains pleuve de l'or,  
De l'or,  
De l'or,  
Et j'en fais mon affaire!

Le vin s'aigrit dans mon gosier  
Chez un traiteur maussade;

Mais à sa table un financier

Me verse-t-il rasade;

Combien, dis-je, ces bons vins blancs?

On me répond : Douze cents francs.

Par ma foi, ce n'est guère.

En Champagne on en trouve encor :

Que dans mes mains pleuve de l'or,

De l'or,

De l'or,

Et j'en fais mon affaire!

A partager dès aujourd'hui,

Amis, je vous invite.

Nous saurions tous, en cas d'ennui,

Me ruiner bien vite.

Manger rentes et capitaux,

Équipages, terres, châteaux,

Serait gai, je l'espère.

Ah! pour voir la fin d'un trésor,

Que dans mes mains pleuve de l'or,

De l'or,

De l'or,

Et j'en fais mon affaire!



## LA PRISONNIÈRE ET LE CHEVALIER.

ROMANCE DE CHEVALERIE.

GENRE A LA MODE.

AIR à faire.

« Ah! s'il passait un chevalier  
« Dont le cœur fût tendre et fidèle,  
« Et qu'il triomphât du geôlier  
« Qui me retient dans la tourelle,  
« Je bénirais ce chevalier. »

Par-là passait un chevalier  
A l'honneur, à l'amour fidèle :  
« Dame, dit-il, quel dur geôlier  
« Vous retient dans cette tourelle?  
« Est-il prélat ou chevalier? »

« C'est mon époux, bon chevalier,  
« Qui veut que je lui sois fidèle,

« Et qui me laisse, en vieux geôlier,  
« Coucher seule dans la tourelle.  
« Délivrez-moi, bon chevalier. »

Soudain le jeune chevalier,  
A qui son bon ange est fidèle,  
Trompe les regards du geôlier,  
Et pénètre dans la tourelle.  
Honneur, honneur au chevalier !

La prisonnière au chevalier  
Fait promettre un amour fidèle,  
Puis se venge de son geôlier  
Sur le grabat de la tourelle.  
Soyez heureux, beau chevalier !

Alors et dame et chevalier,  
Sautant sur un coursier fidèle,  
Vont au nez du mari-geôlier  
Jeter les clefs de la tourelle.  
Puis, adieu dame et chevalier.

Honneur aux galants chevaliers !  
Honneur à leurs dames fidèles !

Contre l'hymen et ses geôliers,  
Dans les palais, dans les tourelles,  
Dieu protégeait les chevaliers.



## LES MARIONNETTES.

AIR : La marmotte a mal au pied.

Les marionnettes, croyez-moi,  
Sont les jeux de tout âge :  
Depuis l'artisan jusqu'au roi,  
De la ville au village ;  
Valets , journalistes , flatteurs ,  
Dévotes et coquettes ,  
Ah ! sans compter nos grands acteurs ,  
Combien de marionnettes !

L'homme, fier de marcher debout ,  
Vante son équilibre :  
Parcequ'il court et va par-tout ,  
Le pantin se croit libre.  
Mais dans combien de mauvais pas  
Sa fortune le jette !

Ah ! du destin l'homme ici-bas  
N'est que la marionnette.

Ce tendron des plus innocents ,  
Que le desir dévore ,  
Au trouble secret de ses sens  
Ne conçoit rien encore.  
Veiller la nuit, rêver le jour,  
L'étonne et l'inquiète.  
Elle a quinze ans : ah ! pour l'amour  
La bonne marionnette !

Voyez ce mari parisien  
Que maint galant visite ;  
Il vous accueille mal ou bien ,  
Vous cherche ou vous évite.  
Est-il confiant ou jaloux ,  
A l'air dont il vous traite ?  
Non : de sa femme un tel époux  
N'est que la marionnette.

Près des femmes que sommes-nous ?  
Des pantins qu'on ballotte.

**Messieurs , sautez , faites les fous  
Au gré de leur marotte !  
Le plus lourd et le plus subtil  
Font la danse complète ;  
Et Dieu pourtant n'a mis qu'un fil  
A chaque marionnette.**



## LE SCANDALE.

AIR : La farira dondaine, gai !

Aux drames du jour  
Laissons la morale :  
Sans vivre à la cour,  
J'aime le scandale.

Bon !

La farira dondaine,  
Gai !  
La farira dondé.

Nargue des vertus !  
On n'en sait que faire.  
Aux sots revêtus  
Le tout est de plaire.

Bon !

La farira dondaine,  
Gai !  
La farira dondé.

De ses contes bleus  
L'honneur nous assomme.  
C'est un vice où deux  
Qui font l'honnête homme.

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé.

Pour des vins de prix  
Vendons tous nos livres .  
C'est peu d'être gris ;  
Amis , soyons ivres.

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé.

Grands réformateurs ,  
Piliers de coulisses ,  
Chassez les erreurs ;  
Nous gardons nos vices.

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé.

Paix ! dit à ce mot  
Caton, qui fait rage;  
Mais il prêche en sot,  
Moi, je ris en sage.  
Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé.



## LE DOCTEUR ET SES MALADES.

A MON MÉDECIN, LE JOUR DE SA FÊTE.

AIR : Ainsi jadis un grand prophète.

Saluons de maintes rasades  
Ce docteur à qui je dois tant.  
Mais, pour visiter ses malades,  
Je crains qu'il n'échappe à l'instant.  
A ces soins son art le condamne,  
S'il vient un message ennemi.  
Fiévreux, buvez votre tisane;  
Laissez-nous fêter notre ami.

Oui, que ses malades attendent;  
Il est au sein de l'amitié.  
Mais vingt jeunes fous le demandent  
D'un air qui pourtant fait pitié.  
De Vénus amants trop crédules,  
Sur leur état qu'ils ont gémi!

Eh ! messieurs, prenez des pilules ;  
Laissez-nous fêter notre ami.

Quoi ! ne peut-on venir au monde  
Sans l'enlever à ses enfants ?  
Certaine personne un peu ronde  
Réclame ses secours savants.  
J'entends ce tendron qui l'appelle :  
Les parents même en ont frémi.  
N'accouchez pas, mademoiselle ;  
Laissez-nous fêter notre ami.

Qu'il coule gaiement son automne,  
Que son hiver soit encor loin !  
Puisse-t-il des soins qu'il nous donne  
N'éprouver jamais le besoin !  
Puisqu'enfin dans nos embrassades  
Il n'est point heureux à demi,  
Mourez sans lui, mourez, malades ;  
Laissez-nous fêter notre ami.



A ANTOINE ARNAULT,

MEMBRE DE L'INSTITUT,

LE JOUR DE SA FÊTE,

ANNÉE 1812.

AIR du ballet des Pierrots.

Je viens d' Montmartre avec ma bête  
Pour fêter ce maître malin,  
Et n' crains point qu'au milieu d' la fête  
Un bon mot m' renvoie au moulin.  
On dit qu'avec plus d'un génie  
Antoin' prend plaisir à cela.  
Nous qui n' somm's pas d' l'académie,  
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

Il n' s'en tient pas à des saillies;  
Dans plus d'un genre il est heureux.

J' sais mêm' qu'il fait des tragédies  
Quand il n'est pas trop paresseux <sup>1</sup>.  
De la Merpomène idolâtre  
Qu'il fass' mourir par-ci par-là.  
Nous qui n' somm's pas d'z héros d' théâtre,  
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

On m'assur' qu'il vient d' faire un livre  
Où c' qui a du bon : je l' crois bien.  
C' docteur-là nous enseigne à vivre  
Par la bouch' d'un arbre ou d'un chien.  
A messieurs les Polichinelles <sup>2</sup>  
Il dit : Vous en voulez, en v'là.  
Nous, qui n' tenons pas les ficelles,  
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

A la cour il s' moqu'rait, je l' gage,  
Mêm' de messieurs les chambellans.  
De c' pays n'ayant point l' langage,  
Il vant' la paix aux conquérants.

<sup>1</sup> Je crois inutile de rappeler ici les succès dramatiques de l'auteur de *Marius*, des *Vénitiens*, etc.

<sup>2</sup> Polichinelle est le héros d'une des plus jolies fables du recueil de M. Arnault, recueil apprécié par tous les gens de goût, et dont la réputation ne peut qu'aller en augmentant.

A d'grands seigneurs qui n' sont pas minces  
Sans ramper toujours il parla.  
Nous, qu'on n'a pas encor faits princes,  
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

Mais, quoiqu' malin, z'il est bon homme ;  
D'mandez à sa fille, à ses fils.  
Ah! qu'il soit toujours aimé comme  
Il aime ses nombreux amis !  
Que l' secret d' son bonheur suprême  
Reste à c'te gross' maman que v'là.  
Nous qui sommes d' ceux qu'Antoine aime,  
Souhaitons-lui d' ces vrais plaisirs-là.

*Nota.* On trouvera peut-être que cette chanson, comme beaucoup d'autres des miennes, était peu digne de voir le jour. En effet je ne la livre à l'impression que parcequ'elle m'offre l'occasion de payer un tribut d'éloges à l'un de nos littérateurs les plus distingués. Je regrette qu'elle ne soit pas meilleure, et sur-tout que le ton qui y régne ne m'ait pas permis d'y faire entrer l'expression de ma reconnaissance particulière pour l'homme excellent dont l'amitié me fut si long-temps utile, et me sera toujours précieuse. (1815.)



## LE BEDEAU.

AIR : Sens devant derrière, sens dessus dessous.

Pauvre bedeau ! métier d'enfer !  
La grand'messe aujourd'hui me damne.  
Pour me régaler du plus cher,  
Au beau coin m'attend dame Jeanne.  
Voici l'heure du rendez-vous ;  
Mais nos prêtres s'endorment tous.  
Ah ! maudit soit notre curé !

Je vais , sacristie !

Manquer la partie.

Jeanne est prête et le vin tiré.

*Ite , missa est*, monsieur le curé !

Nos enfants de chœur, j'en répons ,  
Devinent ce qui me tracasse.  
Dépêchez-vous , petits fripons ,  
Ou vous aurez des coups de masse.  
Chantres , c'est du vin à dix sous :  
Chantez pour moi comme pour vous.

Mais maudit soit notre curé!

Je vais, sacristie!

Manquer la partie.

Jeanne est prête et le vin tiré.

*Ite, missa est*, monsieur le curé!

Notre Suisse, alongez le pas ;  
Sur-tout faites ranger ces dames.

La quête ne finira pas :

Le vicaire lorgne les femmes.

Ah ! si la gentille Babet

Pour se confesser l'attendait !

Mais maudit soit notre curé!

Je vais, sacristie!

Manquer la partie.

Jeanne est prête et le vin tiré.

*Ite, missa est*, monsieur le curé!

Curé, songez à la Saint-Leu :

Ce jour-là vous dîniez en ville.

Quel train vous nous meniez, morbleu !

On passa presque l'Évangile.

En faveur de votre bedeau

Sautez la moitié du *Credo*.

Mais maudit soit notre curé!

Je vais, sacristie!

Manquer la partie.

Jeanne est prête et le vin tiré.

*Ite, missa est, monsieur le curé!*



## ON S'EN FICHE!

Aïa : Le fleuve d'oubli.

De traverse en traverse,  
Tout va dans l'univers  
De travers.  
Toute femme est perverse,  
Tout traiteur exigeant  
Pour l'argent.  
A tout jeu le sort nous triche ;  
Mais enfin est-on gris,  
Biribi,  
On s'en fiche ! (*ter.*)

Désespoir d'un ivrogne,  
Vient un marchand maudit  
Qui vous dit  
Qu'en Champagne, en Bourgogne,  
Les coteaux sont grêlés  
Et gelés.

A tout jeu le sort nous triche ;  
Mais enfin est-on gris ,  
    Biribi ,  
    On s'en fiche ! (*ter.*)

Oubliez une dette ,  
Chez vous entre un huissier  
    Bien grossier  
Qui vend table et couchette ,  
Et trouve encor de quoi  
    Pour le roi.

A tout jeu le sort nous triche ;  
Mais enfin est-on gris ,  
    Biribi ,  
    On s'en fiche ! (*ter.*)

Aucun plaisir n'est stable :  
Pour boire est-on assis  
    Cinq ou six ,  
Avant vous sous la table  
Tombent deux , trois amis  
    Endormis.  
A tout jeu le sort nous triche ;  
Mais enfin est-on gris ,

Biribi,  
On s'en fiche! (*ter.*)

C'est trop d'une maîtresse :  
Que je fus malheureux  
Avec deux !  
Que j'eus peu de sagesse  
D'en avoir jusqu'à trois  
A-la-fois!  
A tout jeu le sort nous triche ;  
Mais enfin est-on gris ,  
Biribi,  
On s'en fiche! (*ter.*)

De ma misanthropie  
Pardonnez les accès  
Et l'excès ;  
Car je crains la pépie ,  
Et je ne vois qu'abus  
Et vins bus.  
A tout jeu le sort nous triche ;  
Mais enfin est-on gris ,  
Biribi,  
On s'en fiche! (*ter.*)

**JEANNETTE.**

A. B. :

**Fi des coquettes maniérées !  
Fi des bégueules du grand ton !  
Je préfère à ces mijaurées  
Ma Jeannette, ma Jeanneton.**

**Jeune, gentille, et bien faite,  
Elle est fraîche et rondelette ;  
Son œil noir est pétillant.  
Prudes, vous dites sans cesse  
Qu'elle a le sein trop saillant :  
C'est pour ma main qui le presse  
Un défaut bien attrayant.**

**Fi des coquettes maniérées !  
Fi des bégueules du grand ton !  
Je préfère à ces mijaurées  
Ma Jeannette, ma Jeanneton.**

Tout son charme est dans la grace ;  
Jamais rien ne l'embarrasse :  
Elle est bonne, et toujours rit.  
Elle dit mainte sottise ,  
A parler jamais n'apprit ;  
Et cependant, quoi qu'on dise ,  
Ma Jeannette a de l'esprit.

Fi des coquettes maniérées !  
Fi des bégueules du grand ton !  
Je préfère à ces mijaurées  
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

A table dans une fête,  
Cette espiègle me tient tête  
Pour les propos libertins.  
Elle a la voix juste et pure,  
Sait les plus joyeux refrains.  
Quand je l'en prie, elle jure ;  
Elle boit de tous les vins.

Fi des coquettes maniérées !  
Fi des bégueules du grand ton !

Je préfère à ces mijaurées  
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Belle d'amour et de joie,  
Jamais d'une riche soie  
Son corsage n'est paré.  
Sous une toile proprette  
Son triomphe est assuré ;  
Et, sans nuire à sa toilette,  
Je la chiffonne à mon gré.

Fi des coquettes maniérées !  
Fi des bégueules du grand ton !  
Je préfère à ces mijaurées  
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

La nuit tout me favorise ;  
Point de voile qui me nuise,  
Point d'inutiles soupirs.  
Des deux mains et de la bouche  
Elle attise les desirs,  
Et rompit vingt fois sa couche  
Dans l'ardeur de nos plaisirs.

Fi des coquettes maniérées!  
Fi des bégueules du grand ton!  
Je préfère à ces mijaurées  
Ma Jeannette, ma Jeanneton.



## LES ROMANS.

A SOPHIE,

QUI ME PRIAIT DE COMPOSER UN ROMAN POUR LA DISTRAIRE.

AIR : J'ai vu par-tout dans mes voyages.

Tu veux que pour toi je compose  
Un long roman qui fasse effet.  
A tes vœux ma raison s'oppose ;  
Un long roman n'est plus mon fait.  
Quand l'homme est loin de son aurore,  
Tous les romans deviennent courts ;  
Et je ne puis long-temps encore  
Prolonger celui des amours.      } *bis.*

Heureux qui peut dans sa maîtresse  
Trouver l'amitié d'une sœur !  
Des plaisirs je te dois l'ivresse,  
Et des tendres soins la douceur.  
Des héros, des prétendus sages  
Les longs romans, qui font pitié,

Ne vaudront jamais quelques pages  
Du doux roman de l'amitié.

Triste roman que notre histoire !  
Mais, Sophie, au sein des amours,  
De ton destin, j'aime à le croire,  
Les plaisirs charmeront le cours.  
Ah ! puisses-tu, vive et jolie,  
Long-temps te couronner de fleurs,  
Et sur le roman de la vie  
Ne jamais répandre de pleurs !



## TRAITÉ DE POLITIQUE

A L'USAGE DE LISE.

MOIS DE MAI 1815.

AIR : Un magistrat irréprochable.

Lise, qui règues par la grace  
Du Dieu qui nous rend tous égaux,  
Ta beauté, que rien ne surpasse,  
Enchaîne un peuple de rivaux.  
Mais si grand que soit ton empire,  
Lise, tes amants sont Français ;  
De tes erreurs permets de rire,  
Pour le bonheur de tes sujets.

Combien les belles et les princes  
Aiment l'abus d'un grand pouvoir !  
Combien d'amants et de provinces  
Poussés enfin au désespoir !  
Crains que la révolte ennemie  
Dans ton boudoir ne trouve accès ;

Lise, abjure la tyrannie,  
Pour le bonheur de tes sujets.

Par excès de coquetterie  
Femme ressemble aux conquérants,  
Qui vont bien loin de leur patrie  
Dompter cent peuples différents.  
Ce sont de terribles coquettes !  
N'imité pas leurs vains projets.  
Lise, ne fais plus de conquêtes,  
Pour le bonheur de tes sujets.

Grace aux courtisans pleins de zèle,  
On approche des potentats  
Moins aisément que d'une belle  
Dont un jaloux suit tous les pas.  
Mais sur ton lit, trône paisible,  
Où le plaisir rend ses décrets,  
Lise, sois toujours accessible,  
Pour le bonheur de tes sujets.

Lise, en vain un roi nous assure  
Que, s'il règne, il le doit aux cieux,  
Ainsi qu'à la simple nature  
Tu dois de charmer tous les yeux.

Bien qu'en des mains comme les tiennes  
Le sceptre passe sans procès,  
De nous il faut que tu le tiennes,  
Pour le bonheur de tes sujets.

Pour te faire adorer sans cesse,  
Mets à profit ces vérités.  
Lise, deviens bonne princesse,  
Et respecte nos libertés.  
Des roses que l'amour moissonne  
Ceins ton front tout brillant d'attraits,  
Et garde long-temps ta couronne,  
Pour le bonheur de tes sujets.



## L'OPINION DE CES DEMOISELLES.

MOIS DE MAI 1815.

Aïa : Nom d'un chien , j'veut être épicurien.

Quoi! c'est donc bien vrai qu'on parie  
Qu' l'enn'mi va tout r'mettre chez nous  
Sens sus d'ssous.

L' Palais-Royal, qu'est not' patrie,  
S'en réjouirait;  
Chacun son intérêt.

Aussi point d' fille qui ne crie:  
Viv' nos amis,  
Nos amis les enn'mis!

D' nos Français j' connaissons l's astuces ;  
Ils n' sont pas aussi bons chrétiens  
Qu' les Prussiens.  
Comm' l'argent pleuvait quand les Russes  
F'saient hausser d' prix

Tout' les filles d' Paris!  
J' n'avions pas l' temps d' chercher nos puces.  
Viv' nos amis,  
Nos amis les enn'mis !

Mais , puisqu'ils r'vienn't, faut les attendre.  
Je r'verrons Bulof, Titchacof,  
Et Platof ;  
L' bon Saken , dont l' cœur est si tendre ,  
Et puis ce cher...  
Ce cher monsieur Blücher :  
Ils nous donn'ront tout c' qu'ils vont prendre.  
Viv' nos amis ,  
Nos amis les enn'mis !

Drès qu' les plum's de coq vont r'paraître ,  
J' secoûrons , d' façon à l' fair' voir ,  
Not' mouchoir.  
Quant aux amants , j' dois en r'connaître ,  
Ça tomb' sous l' sens ,  
Au moins deux ou trois cents.  
Pour leurs entré' louons un' fenêtré.  
Viv' nos amis ,  
Nos amis les enn'mis !

J' conviens que d' certain's honnêt's femmes  
Tout autant qu' nous en ont pincé  
L'an passé,  
Et qu' nos cosaqu's, pleins d' leurs bell's flammes,  
Prenaient l' chemin  
Du faubourg Saint-Germain.  
Malgré l' tort qu' nous ont fait ces dames,  
Viv' nos amis,  
Nos amis les enn'mis!

Les affair's s'ront bientôt bâclées,  
Si j'en crois un vieux libertin  
D' sacristain.  
Quand y aurait queuqu's maisons d' brûlées,  
Queuqu's gens d' occis,  
C'est l' cadet d' nos soucis.  
Mais j' rirai bien si j' sommes violées.  
Viv' nos amis,  
Nos amis les enn'mis!



L'HABIT DE COUR,  
OU  
VISITE A UNE ALTESSE.

AIR: Allez-vous-en, gens de la noce.

Ne répondez plus de personne,  
Je veux devenir courtisan.  
Fripier, vite, que l'on me donne  
La défroque d'un chambellan.  
Un grand prince à moi s'intéresse ;  
Courons assiéger son séjour.

Ah! quel beau jour! (*bis.*)  
Je vais au palais d'une altesse,  
Et j'achète un habit de cour.

Déjà, me tirant par l'oreille,  
L'ambition hâte mes pas,  
Et mon riche habit me conseille

D'apprendre à m'incliner bien bas.  
Déjà l'on me fait politesse,  
Déjà l'on m'attend au retour.

Ah! quel beau jour! (*bis.*)

Je vais saluer une altesse,  
Et je porte un habit de cour.

N'ayant point encor d'équipage,  
Je pars à pied modestement,  
Quand de bons vivants, au passage,  
M'offrent un déjeuner charmant.  
J'accepte; mais que l'on se presse,  
Dis-je à ceux qui me font ce tour.

Ah! quel beau jour! (*bis.*)

Messieurs, je vais voir une altesse;  
Respectez mon habit de cour.

Le déjeuner fait, je m'esquive;  
Mais l'un de nos anciens amis  
Me réclame, et, joyeux convive,  
A sa noce je suis admis.  
Nombreux flacons, chants d'alégresse,  
De notre table font le tour.

Ah! quel beau jour! (*bis.*)

Pourtant j'allais voir une altesse,  
Et j'ai mis un habit de cour!

Enfin, malgré l'aï qui mousse,  
J'en veux venir à mon honneur.  
Tout en chancelant je me pousse  
Jusqu'au palais de monseigneur.  
Mais, à la porte où l'on se presse,  
Je vois Rose, Rose et l'Amour.

Ah! quel beau jour! (*bis.*)

Rose, qui vaut bien une altesse,  
N'exige point d'habit de cour.

Loin du palais où la coquette  
Vient parfois lorgner la grandeur,  
Elle m'entraîne à sa chambrette,  
Si favorable à notre ardeur.  
Près de Rose, je le confesse,  
Mon habit me paraît bien lourd.  
Ah! quel beau jour! (*bis.*)  
Soudain, oubliant son altesse,  
J'ai quitté mon habit de cour.

D'une ambition vaine et sottie  
Ainsi le rêve disparaît.  
Gaîment je reprends ma marotte,  
Et m'en retourne au cabaret.  
Là je m'endors dans une ivresse  
Qui n'a point de fâcheux retour.

Ah! quel beau jour! (*bis.*)

A qui voudra voir son altesse  
Je donne mon habit de cour.



## PLUS DE POLITIQUE.

MOIS DE JUILLET 1815.

AIR : Ce jour-là sous son ombrage.

Ma mie, ô vous que j'adore,  
Mais qui vous plaiguez toujours  
Que mon pays ait encore  
Trop de part à mes amours !  
Si la politique ennuie,  
Même en frondant les abus,  
Rassurez-vous, ma mie;  
Je n'en parlerai plus.

Près de vous, j'en ai mémoire,  
Donnant prise à mes rivaux,  
Des arts, enfants de la gloire,  
Je racontais les travaux.  
A notre France agrandie  
Ils prodiguaient leurs tributs.  
Rassurez-vous, ma mie;  
Je n'en parlerai plus.

Moi, peureux dont on se raille,  
Après d'amoureux combats,  
J'osais vous parler bataille  
Et chanter nos fiers soldats.  
Par eux la terre asservie  
Voyait tous ses rois vaincus.  
Rassurez-vous, ma mie;  
Je n'en parlerai plus.

Sans me lasser de vos chaînes,  
J'invoquais la liberté;  
Du nom de Rome et d'Athènes  
J'effrayais votre gaîté.  
Quoiqu'au fond je me défie  
De nos modernes Titus,  
Rassurez-vous, ma mie;  
Je n'en parlerai plus.

La France, que rien n'égale,  
Et dont le monde est jaloux,  
Était la seule rivale  
Qui fût à craindre pour vous.  
Mais, las! j'ai pour ma patrie  
Fait trop de vœux superflus.

Rassurez-vous, ma mie;  
Je n'en parlerai plus.

Oui, ma mie, il faut vous croire;  
Faisons-nous d'obscurs loisirs.  
Sans plus songer à la gloire,  
Dormons au sein des plaisirs.  
Sous une ligue ennemie  
Les Français sont abattus.  
Rassurez-vous, ma mie;  
Je n'en parlerai plus.



## MARGOT.

Aia : Car c'est une bouteille.

Chantons Margot, nos amours,  
Margot leste et bien tournée,  
Que l'on peut baiser toujours,  
Qui toujours est chiffonnée.  
Quoi! l'embrasser? dit un sot.  
Oui, c'est l'humeur de Margot.  
Moquons-nous de ce Blaise :  
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

D'un lutin c'est tout l'esprit ;  
C'est un cœur de tourterelle.  
Si le matin elle rit,  
Le soir elle vous querelle.  
Quoi! se fâcher? dit un sot.  
Oui, c'est l'humeur de Margot.  
Voilà comme on l'apaise :  
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Le verre en main, voyez-la ;  
Comme à table elle babille !  
Quel air et quels yeux elle a  
Quand le champagne pétille !  
Quoi ! l'air décent ? dit un sot.  
Oui, c'est l'humeur de Margot.  
Mets ta pudeur à l'aise :  
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Qu'elle est bien au piano !  
Sa voix nous charme et nous touche.  
Mais devant un *soprano*  
Elle n'ouvre point la bouche.  
Quoi ! par pitié ? dit un sot.  
Oui, c'est l'humeur de Margot.  
Ici point d'Albanèse :  
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

L'amour, à point la servant,  
Fait pour Margot feu qui flambe ;  
Mais par elle il est souvent  
Traité par-dessous la jambe.  
Quoi ! par-dessous ? dit un sot.  
Oui, c'est l'humeur de Margot.

Il faut bien qu'il s'y plaise :  
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Margot tremble que l'hymen  
De sa main ne se saisisse ;  
Car elle tient à sa main ,  
Qui parfois lui rend service.  
Quoi ! pour broder ? dit un sot.  
Oui, c'est l'humeur de Margot.  
Que fais-tu sur ta chaise ?  
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Point d'éloges incomplets ,  
S'écrira cette brunette :  
A moins de douze couplets ,  
Au diable une chansonnette !  
Quoi ! douze ou rien ? dit un sot.  
Oui, c'est l'humeur de Margot.  
Nous t'en promettons treize :  
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.



## A MON AMI DÉSAUGIERS,

PRÉSIDENT DU CAVEAU MODERNE ET DIRECTEUR DU VAUDEVILLE.

1815.

AIR de la CATAOUNA.

Bon Désaugiers, mon camarade,  
Mets dans tes poches deux flacons ;  
Puis rassemble, en versant rasade,  
Nos auteurs piquants et féconds.  
Ramène-les dans l'humble asile  
Où renaît le joyeux refrain.

Eh ! va ton train,  
Gai boute-en-train !

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,  
Et rends enfin au Vaudeville  
Ses grelots et son tambourin.

Rends-lui, s'il se peut, le cortège  
Qu'à la Foire il a fait briller :

L'ombre de Panard te protège ;

Vadé semble te conseiller.

Fais-nous apparaître à la file

Jusqu'aux enfants de Tabarin.

Eh ! va ton train ,

Gai boute-en-train !

Mets-nous en train , bien en train , tous en train ,

Et rends enfin au Vaudeville

Ses grelots et son tambourin.

Au lieu de fades épigrammes ,

Qu'il aiguise un couplet gaillard :

Collé, quoi qu'en disent nos dames ,

Est un fort honnête égrillard.

La gaudriole, qu'on exile ,

Doit reflleurir sur son terrain.

Eh ! va ton train ,

Gai bôte-en-train !

Mets-nous en train , bien en train , tous en train ,

Et rends enfin au Vaudeville

Ses grelots et son tambourin.

Malgré messieurs de la police ,

Le vaudeville est né frondeur :

Des abus fais ton bénéfice ;  
Force les grands à la pudeur ;  
Dénonce tout flatteur servile  
A la gâté du souverain.

Eh ! va ton train,  
Gai boute-en-train !

Mets-nous en train , bien en train , tous en train ,  
Et rends enfin au Vaudeville  
Ses grelots et son tambourin.

Sur la scène, où plus à son aise  
Avec toi Momus va siéger,  
Relève la gâté française  
A la barbe de l'étranger.  
La chanson est une arme utile  
Qu'on oppose à plus d'un chagrin.

Eh ! va ton train,  
Gai boute-en-train !

Mets-nous en train , bien en train , tous en train ,  
Et rends enfin au Vaudeville  
Ses grelots et son tambourin.

Verse , ami , verse donc à boire ;  
Que nos chants reprennent leur cours.

Il nous faut consoler la gloire ;  
Il faut rassurer les amours.  
Nous cultivons un champ fertile  
Qui n'attend qu'un ciel plus serein.

Eh ! va ton train ,

Gai boute-en-train !

Mets-nous en train , bien en train , tous en train ,  
Et rends enfin au Vaudeville  
Ses grelots et son tambourin.



## MA VOCATION.

AIR : Attendez-moi sous l'orme.

Jeté sur cette boule,  
Laid, chétif, et souffrant;  
Étouffé dans la foule,  
Faute d'être assez grand;  
Une plainte touchante  
De ma bouche sortit;  
Le bon Dieu me dit : Chante,  
Chante, pauvre petit! (*bis.*)

Le char de l'opulence  
M'éclabousse en passant;  
J'éprouve l'insolence  
Du riche et du puissant;  
De leur morgue tranchante  
Rien ne nous garantit.

Le bon Dieu me dit : Chante,  
Chante, pauvre petit!

D'une vie incertaine  
Ayant eu de l'effroi,  
Je rampe sous la chaîne  
Du plus modique emploi.  
La liberté m'enchanté,  
Mais j'ai grand appétit.  
Le bon Dieu me dit : Chante,  
Chante, pauvre petit!

L'Amour, dans ma détresse,  
Daigne me consoler;  
Mais avec la jeunesse  
Je le vois s'envoler.  
Près de beauté touchante  
Mon cœur en vain pâtit.  
Le bon Dieu me dit : Chante,  
Chante, pauvre petit!

Chanter, ou je m'abuse,  
Est ma tâche ici-bas.

Tous ceux qu'ainsi j'amuse  
Ne m'aimeront-ils pas ?  
Quand un cercle m'enchanté ,  
Quand le vin divertit ;  
Le bon Dieu me dit : Chante ,  
Chante, pauvre petit! (*bis.*)

FIN DU PREMIER VOLUME.

---

## TABLE DES CHANSONS

CONTENUES DANS CE VOLUME.

---

|                                        |        |
|----------------------------------------|--------|
| Notice sur Béranger.                   | Page v |
| Sur les Poésies de Béranger.           | ix     |
| Préface.                               | xxv    |
| Conversation entre mon censeur et moi. | xxvii  |
| Le Roi d'Yvetot.                       | 1      |
| La Bacchante.                          | 5      |
| Le Sénateur.                           | 7      |
| L'Académie et le Caveau.               | 11     |
| La Gaudriole.                          | 14     |
| Roger Bontemps.                        | 17     |
| Parny.                                 | 20     |
| Ma Grand'mère.                         | 23     |
| Le Mort vivant.                        | 27     |
| Le Printemps et l'Automne.             | 30     |
| La Mère aveugle.                       | 33     |
| Le petit Homme gris.                   | 36     |
| La bonne Fille.                        | 39     |
| Ainsi soit-il !                        | 43     |
| L'Éducation des Demoiselles.           | 46     |
| Madame Grégoire.                       | 49     |

|                                              |         |
|----------------------------------------------|---------|
| Charles VII.                                 | Page 52 |
| Mes Cheveux.                                 | 54      |
| Les Gueux.                                   | 56      |
| Le Coin de l'Amitié.                         | 60      |
| L'Âge futur.                                 | 62      |
| Le vieux Célibataire.                        | 66      |
| L'Ami Robin.                                 | 69      |
| Les Gaulois et les Francs.                   | 73      |
| Frétillon.                                   | 77      |
| Un Tour de marotte.                          | 80      |
| La double Ivresse.                           | 84      |
| Voyage au pays de Cocagne.                   | 86      |
| Le commencement du Voyage.                   | 93      |
| La Musique.                                  | 94      |
| Les Gourmands.                               | 97      |
| Ma dernière Chanson peut-être.               | 100     |
| Éloge des Chapons.                           | 103     |
| Le bon Français.                             | 108     |
| La grande Orgie.                             | 112     |
| Le Jour des Morts.                           | 118     |
| Requête présentée par les Chiens de qualité. | 121     |
| La Censure.                                  | 125     |
| Beaucoup d'amour.                            | 128     |
| Les Boxeurs.                                 | 130     |
| Le troisième Mari.                           | 133     |
| Vieux Habits! vieux Galons!                  | 137     |
| Le nouveau Diogène.                          | 141     |
| Le Maître d'école.                           | 146     |

# TABLE.

251

|                                                     |                 |
|-----------------------------------------------------|-----------------|
| <b>Le Célibataire.</b>                              | <b>Page 149</b> |
| <b>Trinquons.</b>                                   | <b>152</b>      |
| <b>Prière d'un Épicurien.</b>                       | <b>155</b>      |
| <b>Les Infidélités de Lisette.</b>                  | <b>156</b>      |
| <b>La Chatte.</b>                                   | <b>160</b>      |
| <b>Adieux de Marie Stuart.</b>                      | <b>163</b>      |
| <b>Les Parques.</b>                                 | <b>166</b>      |
| <b>La Bouteille volée.</b>                          | <b>169</b>      |
| <b>Bouquet à une dame âgée de soixante-dix ans.</b> | <b>172</b>      |
| <b>L'Homme rangé.</b>                               | <b>175</b>      |
| <b>Bon Vin et Fillette.</b>                         | <b>177</b>      |
| <b>Le Voisin.</b>                                   | <b>179</b>      |
| <b>Le Carillonneur.</b>                             | <b>183</b>      |
| <b>La Vieillesse.</b>                               | <b>187</b>      |
| <b>Les Billets d'enterrement.</b>                   | <b>191</b>      |
| <b>La double Chasse.</b>                            | <b>192</b>      |
| <b>Les petits Coups.</b>                            | <b>194</b>      |
| <b>Éloge de la Richesse.</b>                        | <b>197</b>      |
| <b>La Prisonnière et le Chevalier.</b>              | <b>200</b>      |
| <b>Les Marionnettes.</b>                            | <b>203</b>      |
| <b>Le Scandale.</b>                                 | <b>206</b>      |
| <b>Le Docteur et ses Malades.</b>                   | <b>209</b>      |
| <b>A Antoine Arnault.</b>                           | <b>211</b>      |
| <b>Le Bedeau.</b>                                   | <b>214</b>      |
| <b>On s'en fiche !</b>                              | <b>217</b>      |
| <b>Jeannette.</b>                                   | <b>220</b>      |
| <b>Les Romans.</b>                                  | <b>224</b>      |
| <b>Traité de politique à l'usage de Lise.</b>       | <b>226</b>      |

L'Opinion de ces Demoiselles.

Page

L'Habit de cour.

Plus de politique.

Margot.

A mon ami Désaugiers.

Ma Vocation.

FIN DE LA TABLE.

\_\_\_\_\_

Pa

\_\_\_\_\_



This book should be returned to  
the Library on or before the last date  
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred  
by retaining it beyond the specified  
time.

Please return promptly.

